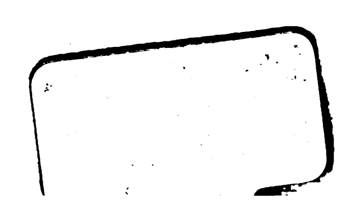







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU
Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.



Studio disposta fideli.

LUCRECE.



TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXI.

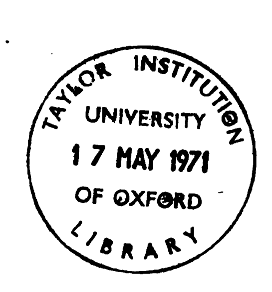




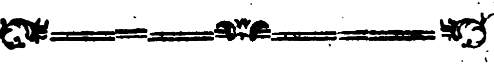
TABLE GÉNÉRALE DU SECOND TOME.

SUITE DE LA QUATRIEME PARTIE.





RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR *LES AMÉRICAINS.*



SUITE DU LIVRE QUATRIEME.



SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLUSIEURS raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de

véritables hommes ; mais de véritables Orang-Outangs ; & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient gueres que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas ; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (a) comme l'on chasse des ours & des loups ;

(a) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos* ; parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere: il crut donc que ces être détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espece mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Négre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître: quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un métis provenu d'un Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'éxiste pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la

figure la plus humaine, eſt un petit Quadrumene qu'on voit courir dans les forêts du Bréſil, & que les nomenclateurs Anglois appellent le *Mans-tegre* (*) Les Relations du Paraguai qui diſent que cette province nourrit des ſinges de la taille de l'Homme, ne méritent aucune confiance (*b*), les Naturaliſtes n'ayant jamais pu ſe procurer des ſujets de cette eſpece, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémiſphere; & encore y eſt-il très-peu nombreux, malgré ſa poſture droite, malgré la dextérité de ſes mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre ſupérieur dont il eſt doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits ſinges, ou du moins ſe rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les ſinges nains ont prévalu ſur lui, & ſe ſont multipliés au delà de toute imagination, enſorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à

(*a*) *Homme-Tigre. Voyez le Supplément aux trois cents animaux. Londres, 1736.*

(*b*) *Relations des Miſſions du Paraguai*, p. 1[illegible].

cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent ſes caſes des Negres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, leur pétulance (a); tandis qu'on ne

(a) Pour ſe former une idée de la police que les ſinges obſervent entr'eux, il ſuffit de citer un paſſage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant ſon ſéjour à Siam.

« Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuſe quantité de ſinges de différentes eſpeces; le pays en eſt tout peuplé. Ils ſe tiennent aſſez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes: chaque troupe à ſon chef, qui eſt beaucoup plus grand que les autres. Quand la marée eſt baſſe, ils mangent de petits poiſſons que l'eau a laiſſés ſur le rivage. Lorſque deux différentes troupes ſe rencontrent, ils ſe rapprochent les uns des autres, juſques à une certaine diſtance, où ils paroiſſent faire halte: enſuite les gros *Macous*, ou chefs des deux bandes, s'avancent juſqu'à trois ou quatre pas, ſe font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient: enſuite faiſant tout à coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils ſont chefs, & prennent des routes différentes. Au retour de la marée, ils ſe perchent ſur des arbres, juſqu'à ce que le pays ſoit à ſec. Je prenois ſouvent plaiſir d'obſerver tout leur manege: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au ſoleil: une femelle qui étoit eu

voit preſque jamais trente Orangs aſſemblés ; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faiſant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion : peut-être ſont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la population de ces animaux ne ſauroit être plus foible qu'elle ne l'eſt de nos jours ; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en ſaiſir quelques-uns, c'eſt qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un ſiecle : quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Hiſtoire Naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correſpondants n'ont pu les ſatisfaire.

C'eſt à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît ſi intimement apparenté

„ rut, s'écarta de la troupe & ſe fit ſuivre par „ un mâle ; le gros *Macou* qui s'en apperçut „ un moment après, y courut ; il ne put attraper le mâle qui ſe ſauva à toutes jambes ; „ mais il ramena la femelle, à qui il donna „ en préſence des autres, plus de cinquante „ ſoufflets, comme pour la châtier de ſon „ incontinence. „ *Tome I, page* 194. *Amſterdam* 1736.

au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi long-temps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte,

quoique gravée en bois, à la ſuite des œuvres de Piſon (a), a les os du *femur* & du *tibia* alongés, & ceux du tarſe & du métatarſe raccourcis, préciſément comme nous; & c'eſt par cette raiſon qu'il ſe tient droit & érigé ſur les pieds. En examinant la ſtructure des jambes poſtérieures des ſinges, on apperçoit par quel méchaniſme merveilleux la nature a paſſé inſenſiblement de l'eſpece quadrupede à l'eſpece réellement bipede : ce ſecret a conſiſté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer (a). Les ſinges ont encore le tarſe & le métatarſe trop longs, la cuiſſe

---

(a) *Amſterdam, chez Elzévir* 1658. *in-fol.* Bontius dit que les inſulaires de Java, entre les mains deſquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négreſſe & d'un Singe de la grande ſorte; ce qui eſt ſi faux que les Negres eux mêmes le nient, & on peut les en croire.

(b) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre méchaniſme, parce que le corps des oiſeaux eſt ſoutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiſeaux ne ſont donc pas des bipedes droits : auſſi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le ſoutien du pied, ſans comparaiſon, plus ample que l'homme.

& le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente, parce que, pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espece de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang ; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement : il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si l'on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le

choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective : ceux que Mrs. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme, Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Negres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espece de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont gueres vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un

air fort ſauvage, qui eſt ſur-tout relevé par la nuance de leur teint obſcurément baſané; ils ont le nez plus écraſé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus vélu que celui de l'Homme, ſans avoir cependant du poil dans la face, ſinon au menton: leur chevelure, ſuivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'iſle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diſtingue preſque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'eſt pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles eſſuient l'écoulement périodique; (a) & quoique M. Linneus ſemble douter qu'elles aient un clitoris, on ſait que leurs parties génitales ſont configurées comme dans l'eſpece humaine.

Outre les réſervoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifférem-

(a) Parmi les Singes il y a auſſi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menſtruel; & ces eſpeces paroiſſent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui ſont continuellement en chaleur.

ment falles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*a*) les plus Anthropomorphes ; de

---

(*a*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables : on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes ; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs ; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix* ; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes different des tempes, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes ; qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes ; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espece qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que M. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai Philosophique sur les Pygmées, les*

façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la derniere importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractere effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espece, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels il ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut; car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquem-

---

Cynocéphales, les Satyres & les Sphinx des anciens. Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

ment de vingt-six côtes, c'est-à-dire, d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a

voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter ; car on pourroit, à la rigueur, discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme & la disposition des intestins : jouets dont l'examen de ces infiniment petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Negres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandois appellent *Mandril*, les Anglois *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les François *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*a*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il

(*a*) *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

marche toujours armé d'un bâton, & ſait en cas de beſoin faire pleuvoir une grêle de pierres ſur ceux qui l'attaquent; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & M. de la Broſſe (a) aſſure qu'il a connu à Lowango une Négreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Negres. Il eſt ſurprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche : la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir; ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de ſa race avec la nôtre; puiſque le plus vil ba-

(a) Cité par M. de Buffon, dans ſon *Hiſtoire des animaux*, T. XIV.

bouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptomes de la jalouſie; tandis que les guenuches ont les femmes en averſion, & briguent les careſſes des hommes.

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, ſans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de-là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſ-

tinct machinal qu'on leur accorde: cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singuliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espece qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour

que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane ; d'où dépend, comme on sait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation ; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes, moins mievres, moins pantomimes, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triste que grave, plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie. Je sais qu'on a révoqué en

doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

" J'ai vu, dit M. de Buffon, l'Orang „ présenter sa main pour reconduire „ les gens qui venoient le visiter, se „ promener gravement avec eux, com- „ me de compagnie : je l'ai vu s'asseoir „ à table, déployer sa serviette, s'en „ essuyer les levres, se servir de la cuil- „ ler & de la fourchette pour porter à „ sa bouche, verser lui-même sa bois- „ son dans un verre, le choquer lors- „ qu'il en étoit invité, aller prendre „ une tasse, une soucoupe, l'apporter „ sur la table, y mettre du sucre, y ver- „ ser du thé, le laisser refroidir pour le „ boire; & tout cela sans autre instigation „ que les signes ou la parole de son maî- „ tre, & souvent de lui-même. Il ne faisoit „ du mal à personne, s'approchoit même „ avec circonspection & comme pour de- „ mander des caresses (a). „

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la définir: sa

(a) *Histoire naturelle*. T. XIV. p. 53. in-4°. au Louvre 1766.

ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie prouvent ſans replique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxieme rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec aigreur, & ſans ſuccès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage ſur les faits conteſtés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, ſélon qu'ils ſe plient & s'adaptent à leurs ſyſtêmes, ou à leurs préjugés, auſſi dangereux que des ſyſtêmes.

Il ſemble que Mrs. Tyſon, Klein (*a*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que M. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui aſſigne dans ſon enclaſſement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'eſt un intermede, il falloit tout au moins lui conſerver ſa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de ſauts, ſi elle ne coupe point bruſquement la trame de ſes ouvrages, ſi elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une ſérie & un enchaînement

(*a*) *Theodori Klein Quadrupedum diſpoſitio*, p. 86. *in* 4°. *Lipſiæ* 1751.

sensibles ; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain ? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit ? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre ; mais il ne parle pas, ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée ; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal ; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité ; ~~hormis qu'on ne veuille la disputer aussi~~ aux Negres blancs & noirs, parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement,

moins d'esprit, & que des scélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé *le Juste* (a).

M. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages muets (b). M. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inu-

(a) On dit que Louis XIII, eût d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Negres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de régiemens fits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV, fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(b) Voyez *les notes du Discours sur l'inégalité des conditions*, page 227. *Amsterdam* 1755.

tile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'éloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de

de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut Mr. de Buffon : il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpece d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux; on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine, & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu deſcen-

dre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense ; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglois reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Systême d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espece & tantôt à une autre : les quadrupedes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité ; ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il est brave, destruc-

teur, pourvu d'une force démeſurée, & d'une férocité indomtable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence: & lui attribuent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes; tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable reſpect que pour la vache dont ils ont ſanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une abſurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliſte qui veut enclaſſer avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en ſyſtême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoiſſances, qui en ont un ſi grand beſoin. Ce n'eſt ni l'utilité reſpective de chaque genre, ni

le génie plus ou moins indiſciplinable de chaque eſpece qui doivent le décider : il faut qu'il choiſiſſe des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organiſation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches ſon rang & ſes limites. En introduiſant l'homme dans la premiere claſſe, il faut qu'il mette l'Orang au ſecond degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'induſtrie dans le Caſtor, plus de ſagacité dans l'éléphant ; cet enclaſſement, fondé ſur la reſſemblance & l'analogie, n'en ſeroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un inſtinct ſupérieur à celui de l'Orang, puiſqu'aucun n'a des organes d'une ſi grande ſubtilité : auſſi pluſieurs voyageurs aſſurent-ils que quand ces animaux s'aſſemblent, ils défont aiſément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats,

& de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espece animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilege attaché à sa primauté ; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espece a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere : c'est le siege de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent : plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre, & plus ses organes perdent de leur finesse ; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit ; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse : le feu du climat abrege le

terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions, il retrécit la ſphere de ſon ame : il ceſſe de pouvoir ſe gouverner lui-même, & ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Negre, & ce Negre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; ſi l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre humain n'eſt composé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages : cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les nations policées enſemble, & ne s'expatrient preſque jamais. Si l'on n'avoit tranſporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y ſeroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs ; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion

de M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

“ Le genre humain est composé, dit„ il (*a*), de deux sortes d'hommes; „ celui *du jour* qui est sage & prudent, „ & celui *de la nuit* qui est fou, sauva„ ge, & troglodyte; c'est l'Orang-Ou„ tang de Bontius. Il a le corps blafard. „ une fois plus petit que le nôtre: il „ est couvert d'un poil blanc & frisé; „ ses yeux sont ronds; sa prunelle &

(*a*) *Homo diurnus*, *sapiens. Europæanus*, *Asiaticus*, *Africanus & Americanus.*

Homo nocturnus, *troglodytes*, *silvestris*, *Orang-Outang Bontii. Corpus album*, *incessu erectum*, *nostro dimidio minus. Pili albi*, *contortuplicati. Oculi orbiculati*, *iride*, *pupillâque aureâ. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Visus lateralis*, *nocturnus. Manum digiti in erecto atingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit*, *latet; noctu videt; exit*, *furatur. Loquitur sibilo; cogitat*, *ratiocinatur*, *credit sui caussâ factam tellurem*, *se aliquando iterùm fore imperantem.* Caroli à Linné *Systema Naturæ.* Tome I, page 33. in-8°. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres Editions.

„ ſon iris ſont couleur aurore : il porte
„ ſes paupieres rabattues pardevant,
„ ainſi que ſa *membrane clignotante*, regarde de travers, marche droit, &
„ quand il eſt debout, les doigts de
„ ſes mains arrivent à ſes genoux. Il vit
„ vingt-cinq ans, eſt aveugle de jour,
„ ſe tient alors coi, & caché dans un
„ antre : pendant la nuit il voit, ſort,
„ maraude, parle en ſifflant, penſe,
„ raiſonne, & s'imagine que la terre a
„ été créée pour lui : il croit qu'il en a
„ jadis été le maître, & qu'il l'envahira
„ une ſeconde fois, quand le moment
„ de cette étonnante révolution ſera arrivé „.

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpece du genre humain, mais au genre même ; car ce ne ſeroit pas une pellicule (a) de plus ou de

(a) M. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris : & il tire de cette différence un caractere de diſparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur Tyſon, qui a ana-

moins, placée ſous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raiſon : en confondant le Negre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertiſſant les dénominations reçues, & les termes appellatifs conſacrés dans le langage de la Phyſique & de la Phyſiologie, il a formé & dépeint une chimere riſible. Et ſur quoi fondé ? ſur l'autorité preſque nulle d'un voyageur preſqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Negre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puiſqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui eſt la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans le ſtyle des relations, pour diſcerner cette mépriſe inexcuſable, qui n'a pas laiſſé de ſéduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſura-

---

tomiſé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle n'exiſte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

bles, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (*a*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singuliere, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni

(*a*) Je parle ici de l'Edition du *Systême de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stademan 1765.

fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaissées, ni le poil bouclé : ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas : Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des marchands de Negres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Negres qui sont voisins des Orangs conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterreins, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur (a), en

(a) *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingen-*

lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-six ans avant notre ére vulgaire les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tintent point en rase campagne contre leurs agresseurs ; mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres que les Cartha-

---

tium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint esse, & in eos tamquam in hostes contenderint; à Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo Lib. XV. Tome II. pag. 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques si grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes, de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossiérement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

ginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écorcher (*a*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon ; on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siecles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit

---

(*a*) " Erant autem multò plures viris mu„ lieres, corporibus hirsutæ, quas interpre„ tes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo „ virum capere ullum nequivimus ; omnes „ enim per præcipitia, quæ facile scandebant, „ & lapides in nos conjiciebant, evaserunt. „ Fæminas tamen cepimus tres, quas, cum „ mordendo & lacerando ab ducturis renite„ rentur, occidimus, & pelles eis detractas in „ Carthaginem retulimus., *Hannonis Periplus. pag.* 77. *Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de M. Bougainville sur le Periple d'Hannon* dans le *T. XXVI, des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des especes imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, fonciérement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit, à tous égards, ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espece, l'on seroit déjà fort avancé; mais,

quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article, l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire naturelle d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi longtemps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux; & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoiſſance, prouvent que ces enlévements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang eſt le ſeul animal qui dans ſon état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne ſauroit attribuer uniquement à ſon incontinence, puiſqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (a) Il eſt

(a) Voyez la *Relation du voyage de M. de*

vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le maindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation ; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la

---

Gennes aux Terres Magellaniques par Froger, p. 43.

force, ils auroient été indubitablement mis en pieces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenu à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par M. Linneus (*a*),

(*a*) M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différents temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, Lithuanus. 1661.
Juvenis Lupinus, Hessensis. 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus, Tulp. Obs. IV.
Juvenis Bovinus, Bambergensis. Camerar.
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Pueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicensis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il delà qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils aient co-

pour prouver que les ours de la Moſco-

---

pié les ſons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, ſans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il eſt bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces ſolitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amſterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis ſauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis ſauvages en Irlande. Il étoit âgé de ſeize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chaſſeurs qui le pourſuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & ſon cri imitoit exactement le bêlement des moutons; auſſi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans*. Sa langue paroiſſoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouiſſoit de la meilleure ſanté. Son teint étoit hâlé, ſon front applati, & ſon occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cauſe de ſa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſſembloit moins à un homme, qu'à un animal ſauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exſors omnis humanitatis. N. T. Ob Med. L. IV. page* 313. *Amſterdam* 1652.

Quoique nous ne doutons ni de l'exiſtence de ce ſauvage, ni d'aucun des caracteres que l'obſervateur lui attribue, il nous ſemble peu vraiſemblable qu'un enfant encore à la mamelle,

vie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espece doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme: ce dernier sentiment est d'autant plus probable qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Sirenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations: quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de gros-

---

perdu dans un bois, ait pu saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

ſes verrues : on en voit de deſſinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chevre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond; ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque alongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face ; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité ; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*a*) : je doute qu'on les retrouve dans des monu-

---

(*a*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques*. T. II. planche XXIII & ſuivantes, in-4°. à Paris 1756.

ments postérieurs, représentés sous cette forme; aussi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (a), dans la Grece & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit

(a) Le mot de *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar* qui signifie *se cacher, être honteux*; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie un Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, *les Saguirs viendront y exécuter une danse en rond*; M. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.*

de temps immémorial le (*b*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas, mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egyptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe

---

(*a*) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memmone chordæ,
Atquæ vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le metre de son vers hexametre : cependant, en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quequefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'est à dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpece humaine, prefére les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres; & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques;

puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Pere de l'Egliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme faſſe dire de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour séduire un Saint qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent auſſi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit: Sylla emploia un grand nombre d'interpretes; & l'Orang, longtemps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manege de ces interpretes que le Comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Bréſil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres: les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie: il acheta le

perroquet

perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possédé.

Comme on a déja publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4°. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils doivent rejetter comme des croquis estropiés ; tel est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gessner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & sur-tout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux ; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'Orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'alongement excessif de la levre supérieure,

& de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandoise in-4°. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a insérés dans le *Système de la Nature* de Mr. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond

à-peu-près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît

peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siecle; il s'en faut déja de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'athmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrein, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les sucs des végétaux, les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'é-

prouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vû que la Circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinai-

rement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre; de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable ; mais elle a réservé ces merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (a). La Nature a encore

(a) En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 especes génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 especes dont les fleurs soient mâles ou femelles sur une même tige, & seulement 48 especes génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particuliere, & les fleurs musculines sur une autre tige particuliere. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100 à 1000 à

accordé ce prétendu avantage à quelques classes d'insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres proprié-

---

& peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les especes Hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites, parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes; aussi M. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les *plantes* & dans les *insectes* les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans desirs, sans besoins, ils seroient des végétaux: ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

tés des animaux qui y habitent ; les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroissent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux ; puisqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni aïeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene : car dans le genre humain & dans toutes les especes vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, repartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul ; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développées ; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge ; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons

dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement, parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir : mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne differe pas tant qu'on se l'imagine communément ; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (a) : les Anato-

---

(a) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidiò, membranâ amnio inculsum, in quo observandum, Clitoridem tantæ esse magnitudinis ut penem exilem interpedes repræsentet. Thesaur. R. VI. p. 38.*

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle ; si l'on n'étoit contraint d'avouer

mistes même s'y laissent tromper, dit M. Ferrien, si célebre par les connoissances qu'il a acquises, qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un Royaume étranger, la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere distinctif du sexe; encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scroton, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermati-

---

que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est, par conséquent, déterminé long-temps avant le troisieme mois. Au reste, la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne: cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oestrum Veneris* démesurée, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades*: on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Observations de Tulpe. Lib. III. cap. XXXV*, *page* 253 *Amsterdam*, 1652. *Edi. nova.*

ques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du Clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelquefois des juges plus éclairés ; on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chambéry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage à été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes & plus il leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de *l'œſtrum veneris*, & la végétation de la barbe ; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache,

n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années ; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entiérement les cauſes de la correſpondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête ; pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſe des cornes, n'en gagnent pas ; & ſi l'on exécute la caſtration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croiſſance du bois s'arrête tout-à-coup, ne ſe ramifie point ; & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, &

qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses (*a*).

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le systême nerveux se relâche, perd sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du

(*a*) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes ; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espece où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a longtemps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis ; mais c'est une erreur.

poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & retrécit la circonférence du Larinx ; & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entiérement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espece dans des parties principales ; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres : on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrein ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de

pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premieres sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il naquit en Italie trois Androgynes qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes : Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers ; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte (*a*). Ce décret atroce & insensé

(*a*) *Sinuessæ natum ambiguo inter marem & feminam sexu infantem, quas vulgus (ut*

fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui sévissoit contre les Androgynes ; puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que

---

pleraque faciliore ad duplicanda verba græco sermone (Androgynos appellat.....

). Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Fursinone infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinuessæ biennio ante ; incertus mas an fœmina esset, natus erat. Id verò Aruspices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt Tit. Liv. lib. XXI, page 453 & 492, Tome II, Elzevir. 1634.

par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés (a).

Dans les siecles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès :

(a) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus ; & ce sont ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double décalogue de Romulus*. L'art. XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, cædito* : & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'art. IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'art. X ; *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto*. Ces deux dernieres sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe ; puisque le Polythéïsme étoit établi avant le regne de Numa : & Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

il eſt vrai que la primitive Egliſe n'a gueres mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique ; mais elle a eu raiſon de s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprêtant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hiſtoire Eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que preſque tous les peuples du monde ont eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif : en ſuppoſant que ces créatures, prétendues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr ? ou les haïroit-on par envie ? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués : on ſait juſqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au costume des Romains (*a*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, & qu'il y ait eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant: quoique le bon goût, aussi sévere que le génie des

---

(*a*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas picqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un Androgyne; mais elle n'est pas si célebre que celle de Rome.

Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe (*a*).

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le Deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

- - - - O pater urbis!
Undè nefas tantum Latiis paſtoribus? undè
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Que des hommes livrés à des vices

(*a*) *Gignuntur & utriuſque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in predigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

presqu'incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible ; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme ; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante ; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Negre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années,

ne différoit point de celui dont on vient de parler, ſinon que la nuance de ſon teint couleur de ſuie ajoutoit beaucoup à ſa laideur. Plus l'Hermaphroditiſme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il ſe rencontre, doit-il ſembler monſtrueux, & par conſéquent défiguré.

Après cet expoſé, qui peut donner une notion ſatisfaiſante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations diſent que ces perſonnes étoient fort fréquentes: ces relations aſſurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de ſe couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorſque la horde alloit en courſe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du Mays pour la boiſſon des guerriers; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mêlée: en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins (*a*).

(*a*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, qui-*

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomene que dans la supposition qu'il a été bien observé ; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizieme siecle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentiments si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le

---

rum servili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. Indiæ Occid. Lib. 2. *p.* 163. *Aut. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains : l'Abbé Lambert, dans son *Hist. de tous les peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Desc. du nouveau monde*.

plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déja fait l'énumération ; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybele s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie : or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie ; car après tout la

Carie

Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étu-

dié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybele, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le nom de *Venus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybele.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. « On voyoit, dit-il, » chez les Illinois, des hommes qui » n'avoient pas honte de prendre l'ha- » billement des femmes, & de s'assu- » jettir à toutes les fonctions propres » au sexe, d'où il s'ensuivoit une cor- » ruption inexprimable; on a préten-

„ du que cet usage venoit de je ne
„ sais quel principe de religion ; mais
„ cette religion avoit, comme bien
„ d'autres, pris sa naissance dans la
„ corruption du cœur ; ou si l'usage
„ dont nous parlons, avoit commencé
„ par l'esprit, il a fini par la chair.
„ Ces efféminés ne se marient point,
„ & s'abandonnent aux plus infames
„ passions ; aussi sont-ils souveraine-
„ ment méprisés „ (a).

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les mœurs des sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes ; une telle conduite seroit même contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre contre nature que l'Historien de la Nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance : car enfin

(a) *Histoire de la nouvelle France. T. VI. p. 4.*

tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoûtrements de femme; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgynes de cette province, & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conſéquent, ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt-à-dire le plus inſoutenable.

La derniere relation tant ſoit peu détaillée que nous ayons de ces pays, eſt un Mémoire de Mr. du Montque

nous avons déja eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf cents lieues sur les bords du Mississipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvagesses. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe : ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, sans se faire accompagner par ces hommes postiches ; pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisme ? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louisiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent

deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les écrivains & la tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romaneſque des premiers conquérants Eſpagnols.

„ Je reviens, dit-il, au fait principal. „ Si pour le nier on alléguoit le défaut „ de vraiſemblance, & l'eſpece d'im„ poſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„ reille république de femmes pût s'éta„ blir & ſubſiſter, je n'inſiſterois pas „ ſur l'exemple des Amazones Aſiati„ ques, ni des Amazones modernes „ d'Afrique; puiſque ce que nous en „ liſons dans les Hiſtoriens anciens & „ modernes, eſt au moins mêlé de beau„ coup de fables, & ſujet à conteſta„ tion. Je me contenterois de faire re„ marquer que s'il y a pu avoir des „ Amazones dans le monde, c'eſt en

„ Amérique, où la vie errante des „ femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont „ pas plus heureuſes dans leur domeſ- „ tique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquen- „ tes de ſe dérober au joug de leurs „ tyrans, en cherchant à ſe faire un „ établiſſement où elles puſſent vivre „ dans l'indépendance, & du moins „ n'être pas réduites à la condition d'eſ- „ claves & de bêtes de ſomme. Une „ pareille réſolution priſe & exécutée „ n'auroit rien de plus extraordinaire, „ ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les colonies „ Européennes en Amérique, où il n'eſt „ que trop ordinaire que des eſclaves, „ maltraités ou mécontents, fuient par „ troupes dans les bois, & quelquefois „ ſeuls, quand ils ne trouvent pas à „ qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi „ pluſieurs années, & quelquefois tou- „ te leur vie dans la ſolitude (a). „

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé pluſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt

(a) *Voyage de la Riviere des Amazones*, p. 109. *Paris* 1745.

d'une grande autorité ; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister : la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon Mr. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tous prêts quand l'année étoit révolue ; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Pla-

ton, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mere : il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides & guerrieres ? Le caractere du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre réguliérement, d'un commun accord, & de sang-froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espece de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exacte-

ment ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissements, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un état aristocratique, se laisseroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde : & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second, ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un état Aristocratique il falloit

être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (*a*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute ; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Negres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent, cela est na-

(*a*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal ; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner ; cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement ; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

turel : que ces Negres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles? Car M. de la Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire dans un endroit où jamais les Européens ne pénetrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient singuliérement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'aient pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau ; puisque nous ne prétendons rien

dire d'autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte ſocial, par des loix & des conſtitutions particulieres, qui aient propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraiſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans pluſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans de petites iſles ſituées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtreſſes ou des Religieuſes, qui, en vivant dans le célibat ſtrictement dit, avoient, par leurs auſtérités réelles & leurs prétendus ſortileges, acquis tant de conſidération & de crédit qu'on venoit les conſulter comme des oracles, ou comme des Sibylles ; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faiſoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hom-

mes si pareſſeux. On ne ſera pas tenté de former des doutes ſur l'exiſtence de ces Veſtales Américaines, ſi l'on ſe rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de ſon temps, ſur les côtes de France, une iſle habitée par des Druideſſes, ou des femmes Gauloiſes qui avoient fait vœu de chaſteté; les Chroniques ſeptentrionales font auſſi mention de quelques iſles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges ſacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*a*), parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du monde, qui, par un conſentement univerſel & incompréhenſible, ont ſuppoſé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les perſon-

(*a*) Picart, dans ſes *Antiquités du pays de Drenthe & de la Friſe*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtreſſes des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en ſont ſi fortement perſuadés qu'il n'eſt pas poſſible de les guérir de cette ſurperſtition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cents lieues de la Hollande: ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque les Germains paroiſſent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtreſſes que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

nes de l'un & de l'autre ſexe qui embraſſoient volontairement la vie célibataire, pour ſe dévouer au ſervice des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes ſe ſont, par ce ſacrifice, attiré encore plus de reſpect que les hommes ; leur foibleſſe a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé ſur l'excellence du célibat n'eſt donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civiliſés ſans ſavoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Eſpagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, ſi c'étoit l'uſage d'exiger la raiſon d'un abus que la Religion autoriſe : que les loix tolerent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Veſtales qui étoient encore à Rome de ſon temps, à qui il fait un crime d'avoir conſervé leur virginité : ſi ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la Chrétienté ſeroit un jour ſurchargée de Religieuſes, il ſe ſeroit tu. Cependant les anciens avoient des raiſons fort plauſibles qui ne ſubſiſtent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions ſacerdotales : & c'eſt à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence auſſi long-

temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention (a). Or, comme

---

(a) Chez les Romains les prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poésies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer: il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publique-

les Chrétiens du troisieme siecle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les serrails de l'Orient; & le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu ils en ont tiré des conséquences justes; ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans

---

ment pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

passions ; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé : c'est un sophisme de la superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siecles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces especes de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement : cet aventurier, de retour en Europe ; exagéra son histoire qui auroit pu lui arriver par-tout ; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique.* Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allerent par troupes pour conquérir la Terre

Sainte, & furent prises par les Sarrasins qui les violerent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimagas, on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acugna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle ; ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids : quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont

dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner S. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler ? Le peuple est par toute la terre le même ; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones : donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la campagne de Ro-

me, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un Philosophe Anglois l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

AVant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique, & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les

matieres les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable ; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré de latitude ſeptentrionale : auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguans, & les Chinois répandus entre ces latitudes sont reſtés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer ; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torride, & s'être étendu, dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet.

Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconçis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la Lepre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'espece humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent en-

core davantage à proportion : cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la réproduction, comme le dit Philon (a). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland ; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces

(a) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse qu'ils ne sauroient engendrer si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

climats ; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entiérement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier : & cela eſt d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême : des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte, & vinrent, pleins de zele & de charité, accuſer à Rome les Abyſſins de judaïſer ; & on alloit les excommunier, lorſqu'ils préſenterent au Pontife Latin une confeſſion de foi dans laquelle ils aſſurent qu'ils n'uſent de la Circonciſion que comme d'un remede phyſique, & du Baptême comme d'un remede ſpirituel ; & un Evêque d'Abyſſinie qui ſe trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une meſſe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conſéquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui ſe coupent le prépuce.

Il eſt facile de diſtinguer les pays où

la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siecle jusqu'au milieu du dix-septieme, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la Vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point : il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit deve-

te excrefcence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point fans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne fauroit produire dans un fexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; auffi l'Hiftoire ne fournit-elle aucune raifon de croire que la circoncifion des mâles foit un ufage plus récent, plus moderne que l'*Excifion* des femmes (*a*), qui fe fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'affurent pofitivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore affez pour qu'on puiffe en détacher les extrêmités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crifpée, ne recroiffe plus; ce qui arrive, dit-on, lorfqu'on fe contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire

(*a*) Nous nous fommes fervis du terme d'*Excifion* pour fignifier l'opération qu'on fait aux femmes: nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrafe de *mulieres judaice excifæ*, pour fignifier des femmes circoncifes à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes proteftent qu'ils n'ont jamais adopté cet ufage Egyptien: cependant il eft très-vraifemblable qu'ils l'ont pratiqué.

disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion ; & elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones : les femmes ainsi *excises* n'aquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées ; d'où elles sont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence singuliere du Mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Æginete, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps on coupoit non seulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestrum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision* ; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans

l'endroit où elle eſt la plus vive ; ce qui me porte à penſer qu'Æginete & Aetius ont été mal inſtruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les Nymphes avec une eſpece de ciſeaux bien aiguiſés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible reſſemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une calloſité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en faſſe mention : ſi nonobſtant ce ſilence univerſel, les femmes d'Egypte ont ce caractere ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier dont

on a ensuite exagéré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses; & l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru: c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie: elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient

les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrairie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (*a*), & ils n'en cou-

(*a*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espece de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démon-

rent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reste à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en plusieurs points, tant par rap-

---

tré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandois, établis depuis si long temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme : & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

port à l'âge que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie: les Muſulmãns n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour ; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidele à l'Alcoran ; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas ſi Henri III n'eût été ſolemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il ſupplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

S'il eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circonciſoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embau-

mements, d'un couteau de pierre que les Lithologiſtes modernes nomment *pierre de la Circonciſion*, & qui eſt quelquefois d'une ſubſtance argilleuſe, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des ſauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit preſque ſoupçonner que la Circonciſion a précédé de long-temps la naiſſance des ſociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circonciſent d'une façon très-dégoûtante, & qui feroit ſeule en état d'inſpirer de l'horreur pour leurs abſurdités religieuſes : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ſes ongles, & qu'on reſpecte infiniment à cauſe de cette ſainte difformité, commence d'abord par examiner ſi les teſticules ſont réellement préſents dans le Scroton : enſuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme ſi on l'égorgeoit (*a*).

(*a*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à ſon opération, & fait où il peut une petite inciſion d'où doivent découler quelques gouttes de ſang ; cela ſuffit pour ſatisfaire à la loi.

Quand la membrane eſt emportée, le Circonciſeur fait quelques grimaces, applique ſa langue ſur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans ſa bouche, & ſe met à les ſucer de toutes ſes forces & avec beaucoup d'onction, de ſorte qu'il tire de la plaie tout le ſang qui en découle; & il crache ce ſang dans une écuelle: ayant une ſeconde fois déchiré, avec le tranchant de ſon ongle, la peau fine qui reſte autour du gland, il y verſe de la poudre de corail, du ſang de dragon broyé, y applique une compreſſe d'huile roſat, & jette le prépuce dans un baquet plein de ſable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciſeurs de l'iſle de Madagaſcar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis ſur la bleſſure; mais la Superſtition a encore ſuggéré une clauſe que les piétiſtes regardent comme indiſpenſable: le Mohel prend ce ſang qu'il a ſucé & rejetté dans un vaſe, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainſi enſanglanté & mutilé croît en vertu & en ſageſſe. Les Turcs circonciſent plus proprement & quoiqu'ils faſſent l'inciſion un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de ſucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passerent au commencement du dix-septieme siecle pour y jouir de la tolérance que les Hollandois leur accorderent dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphere, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*a*), dont le pillage étoit assez

(*a*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langal

du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes

---

lerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie, ce qui alarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laisserent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept mille Tomans d'amende.

l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*a*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs aïeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race aïent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature

---

(*a*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'alongent une seconde fois, après l'excision.

a maintenu ſon ouvrage contre les attentats des hommes.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette inciſion, ou ſi la cicatrice en eſt indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du Fiſc & l'avarice des princes croiſſoit: enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de deshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la Circonciſion (*a*). Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recou-

---

(*a*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Juifs ou de judaïſer, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FICI. JUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

vrir le gland ; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette muselière, en étendant continuellement l'épiderme, l'alongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit déja été employée long-temps avant le premier siecle, par quelques Asiatiques qui ayant embrassé la loi de Moyse par enthousiasme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'est à cette vile espece de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apostats Hébreux savoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put se dispenser de réprouver hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomistes s'appercevroient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs &

les Arabes circoncisent plus tard que les Juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine : & cet Ophire est, selon ce savant Critique, le Pérou ; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cusco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus* ; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européens. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosaïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince

Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique: & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants: donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine, puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent: cet usage n'y a pas été

importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à-peu-près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu Mr. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique: où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. Mr. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*; & il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération*? Il y a dans cette assertion, une surabondance d'erreurs; puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légere incision d'où

d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (a), & plusieurs au-

(a) Voyez son Ouvrage *de insulis nuper repertis*, & ses *premieres Décades*.

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angléria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

tres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride,

où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entiérement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à-peu-près comme l'est celle des Negres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*a*) a

(*a*) " La Circoncision, dit-il, cette marque
" distinctive du peuple que Dieu s'étoit ré-
" servé, quoique pratiquée avec la variété
" qu'un long espace de temps introduit dans
" les usages & les coutumes, est encore en
" usage parmi ces nations idolâtres. Les Sali-
" vas, dans le temps qu'ils la pratiquoient,
" & ceux qui vivent dans les bois, circonci-
" soient leurs enfants le huitieme jour, sans
" en excepter les filles, & cela d'une maniere
" si cruelle qu'il en mouroit plusieurs de l'un
" & de l'autre sexe. Les différentes nations de
" Cuiloto, & d'Uru, & des autres rivieres
" qui se jettent dans l'Apure, avant d'avoir
" embrassé le Christianisme, pratiquoient cet
" usage avec le plus de cruauté & d'inhumani-
" té, y joignant des blessures considérables aux
" bras & dans toutes les parties du corps,
" dont on voit encore les cicatrices sur ceux
" qui vivent aujourd'hui, & qui descen-
" dent de ces sauvages: ils n'exerçoient cette
" boucherie sur leurs enfants que lorsqu'ils
" avoient atteint l'âge de dix à douze ans, pour
" qu'ils eussent assez de forces pour supporter la

exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizieme siecle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considere sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée : & si lon les a vu se répan-

---

„ perte de sang qu'occasionnoient plus de cent „ blessures qu'ils faisoient à ces victimes de „ leur ignorance.

„ Je trouvai, en 1721, dans les bois, un „ enfant moribond, dont les plaies s'étoient „ envenimées, & dont tout le corps étoit cou- „ vert d'une matiere dégoûtante. Pour que ces „ enfants ne sentissent pas l'instrument avec le- „ quel on leur perçoit les chairs, on avoit soin „ de les enivrer; parce que personne n'étoit „ exempt de cette sanglante cérémonie.

„ Les marques de la circoncision ne sont pas „ moins cruelles chez les Indiens Guamos & „ les Othomacos „. *Traduction d'El Orinoco illustrado, T. I, p. 183 & suivantes.*

dre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangeres où le luxe & la misere encourageoient la population des usuriers ; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues, *on les proscrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insere dans les parties génitales des garçons & des filles : & delà est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire ; puisque l'Histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grece, & de la Grece en Italie, vers la fin de la République Romaine : c'est-à-dire dans un temps où

les mœurs Asiatiques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brûlants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (a). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien

(a) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'ils ne connoiſſoient point. La maniere d'infibuler le ſexe eſt encore en vogue de nos jours; & on ſe ſert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but eſt à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille eſt née, on réunit les bords de ſes parties ſexuelles, on les coud enſemble, non avec un fil de lin incombuſtible comme quelques voyageurs le diſent, mais avec un ſimple cordon de ſoie, & on n'y laiſſe d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit ſi ſenſible, doit occaſionner de douleurs aux victimes d'une ſi monſtrueuſe opération, dans laquelle on déteſte à la fois le deſpotiſme & la jalouſie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finiſſent par adhérer naturellement : & vers la ſeconde année, il ne reſte plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant poſſede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les noces, on rouvre les parties fermées par une inciſion aſſez profonde pour qu'elle puiſſe détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrêmités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de serrail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder

d'autres : les ſcélérats d'entre la populace ſe ſervent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troiſieme maniere d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat ; & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs ; chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible, & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos Veſtales font, au pied des autels, vœu de chaſteté, elles ont peut-être envie de le tenir ; mais ceux qui les renfer-

ment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*a*),

(*a*) *Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis causâ quidam consuerunt : ejusque hæc ratio est. Cutis, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quà perforetur, deinde remittitur. Si super glandem notæ revertuntur nimis apprehensum est, & ultra notari debet : si glans ab his libera est is locus idoneus fibulæ est. Tum, quà notæ sunt, cutis acu filum ducente transmitur, ejusque fili capita inter se deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ sunt : excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior est ; sed hæc quidem sæpius inter supervacua quam inter necessaria est ; Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que, dans cette descrip-

dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des desirs, qui ne précede que trop souvent l'âge des forces, & sur-tout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espece humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*a*). Pour brider

---

tion si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place ; ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

(*a*) Juvenal dit dans sa Satyre contre les femmes :

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus -- -- --

les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *refibulare* (a), mot qu'on ne peut rendre en françois que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du

---

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'en conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce; & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188. *de M. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces musiciens bouclés est si décharné: Mr. Winkelman soupçonne qu'il ont pu servir de mannequins: ce qui n'est pas vraisemblable.

(a) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

prépuce avec une aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pese au delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garrotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant que ces misérables sont circoncis, ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce

péché énorme dont on les accuse (a):

(a) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si M. Locke, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I. page 28. in-4°. Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous: il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tous le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre, saint & divin*, parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (scilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus sanctum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus

pour mortifier leur chair & leur sens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espece d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (a), on ne

---

hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Perogr. Beaumgarten. Lib. II. cap. 1, p. 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle ni d'idées innées.

(a) *Menophili penem tam grandis fibula vestit,*
Ut sit Comœdis omnibus una satis.
Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere; Flacce, sua:

peut nier qu'on ne s'en soit servi pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entiérement assujetti par ce bridon (*a*). Cabral ra-

---

Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,
Delapsa est misero fibula; verpus erat.
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(*a*) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem, quando opus est ut mejant.* Margrave, *Hist. Nat. Brasiliæ*, p. 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même chose en ces termes: *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Décad. Ocean.

mena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement : ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpece d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins ; pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front :

Margrave & Waffer (*a*) sont les seuls qui aient soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singuliere à se voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment: en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes venimeux, opération si violente qu'elle entraînoit

---

(*a*) *Description de l'Isthme Darien.*

quelquefois l'impuissance & la mort : c'étoit un remede de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue ; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde ; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagême affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines : ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne, la blessure que cette pointe fait aux enfants se guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de

dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglois s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (a). A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(a) *Histoire des Navigations aux Terres Australes, par M. le Président des Brosses.* T. I. p. 227. in-4°. Paris 1756.

Fin de la quatrieme Partie.



CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.
Virgil. Georg. II.



Nous n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales; la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européens arriverent aux

Indes occidentales, dans le quinzieme ſiecle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à préſent, ce Chapitre exige de ſa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'eſprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Negres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés ſous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philoſophie, & n'en écriront jamais ; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diverſité des climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions : aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils

ſont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage où elles les a plongés., ou dans la vie ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de trois ſiecles que l'Amérique eſt découverte ; on n'a ceſſé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe ; on a eſſayé ſur eux toute eſpece de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire un nom dans les ſciences, les arts, & les métiers.

Garcilaſſo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cuſco d'un pere Eſpagnol & d'une Péruvienne ; ayant hazardé d'écrire l'hiſtoire de ſon pays, il a produit un ouvrage ſi indigeſte, ſi pitoyable, ſi fonciérement mal raiſonné, que trois Auteurs François qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir (*a*). Dans la derniere Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe

(*a*) Ces trois auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre ; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européen pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite ; ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Negres, qui doivent quelquefois ſe tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'eſprit, pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & preſqu'auſſi-tôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs viſqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs cerveaux ; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés

mentés par l'oubli, à qui on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espece de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveller le souvenir. Les Liqueurs spiritueuses & fermentées produisent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres; mais le résultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font assez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entiérement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait; ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (a)

(a) *Pueri illorum ingenio sunt satis docili;*

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secrettes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or, il est certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaissit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immodéré, des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible,

---

verùm quando adolescentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat litteris instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores. G. Marcgravii *de Brasiliæ regione & indigenis, page* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave, sur les enfants Brésiliens, peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

& ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere séminale, & fait détourner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées: dans les impuberes le sang coule trop impétueusement, pour que leur esprit brillant ait de la consistance: dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant (*a*). Il y a donc un terme in-

(*a*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute: il ne bat que soixante & douze fois, chez les personnes en santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue insensiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête: les savants disent que le sang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement: il vaut mieux rester coi, &

termédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés. Cette clarté passagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se rallentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites: ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences: dans les Méchaniques, où chaque piece

---

fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

& chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele; & c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé pluſieurs années à le peindre. Quelle que ſoit l'exceſſive préſomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiſſent ſecrétement la ſupériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorſqu'on amena les premiers Américains en France, ſous la minorité de Charles IX, on obſerva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la perſonne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suiſſes, pourvus d'énormes mouſtaches; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon miniſtre d'état, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les princes dans ſes Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on diſputa, avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux ſacrements de l'Egliſe, à cauſe de leur ſtupidité: pluſieurs prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, &

cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut : ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par exemple, en adultere ; sans quoi ils persistent à le nier (a).

Je suis bien éloigné de supposer que le zele des missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent ; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la Religion Chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent réguliérement aux églises, & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche, sans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiste ; si l'on

---

(a) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa. *l. c.*

leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane : auſſi dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au ſervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des égliſes, auſſi long-temps que dure l'office ou le ſermon. On pourroit réfuter, avec raiſon, ce que Mr. de Monteſquieu rapporte de l'attachement des ſauvages de l'Amérique au Chriſtianiſme : on ne s'attache pas ſincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myſteres: or les myſteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miſſionnaire de ſon métier.

Les Jéſuites, qui ſe ſont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits ſûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en ſpectacles qui divertiſſent les Indiens oiſifs. On fait, au Paraguai, des proceſſions ſi comiques, & où il entre une telle profuſion de petites ſtatues remuées par des cordes, que les ſauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y ſont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne ſauroit mieux com-

parer qu'à la repréſentation des *Myſteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges ſe donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'eſt jamais mieux apperçu du peu de ſuccès qu'ont eu les miſſions parmi les ſauvages, que quand les Anglois ſe ſont emparés du Canada : on en a interrogé pluſieurs ſur les articles de foi, qui leur étoient abſolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leurs pays, depuis deux ſiecles : d'autres avoient une notion très-confuſe de l'hiſtoire du Chriſt, & quand on leur a demandé qui étoit le Chriſt, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, François de nation, que les Anglois avoient pendu à Londres, que ſa mere étoit Françoiſe, & *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au ſervice de la Grande-Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglois aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers ; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues ſacrileges des miſſionnaires.

On a inſéré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des

matieres de Controverse : il est superflu d'avertir que cette piece est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Seminaire de Québec ; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au delà de trois (a) ; & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent

---

(a) " *Poettarraro incouroac* signifie dans la „ langue des Yameos, peuple de l'Amérique „ méridionale, le nombre de *trois* ; heureu- „ sement pour ceux qui ont à faire à eux, leur „ Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque „ peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas „ la seule nation Indienne qui soit dans ce „ cas. La langue Brasilienne, parlée par des „ peuples moins grossiers, est dans la même „ disette, & passé le nombre de *trois*, ils sont „ obligés, pour compter, d'emprunter le se- „ cours de la langue Portugaise. „ *Voyage de M. de la Condamine, page 66. & 67. Paris* 1745.

pas à parler médiocrement un idiome Européen. On ne sauroit traduire aucun livre, non seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, & prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance: aussi ne perfectionnent-ils rien, & persistent opiniâtrement à courir dans les bois au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles: tandis qu'ils voient les colons Européens jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans des logis commodes, ils se tapissent, au sein de la misere, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs aïeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de sentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs

émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés; mais la ſtupidité & la pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européens.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe ſeroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe ſeroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpece. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche: les Créoles Portugais, François, & Anglois ſe tiennent également offenſés quand on

l's nomme des Américains, tant ils se c oient supérieurs aux hommes de cette race ; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européens nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct ; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments ; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas sitôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame ; cependant, en les comparant ensuite aux

Européens nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européens ; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Benoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis (*a*).

En reſpectant dans le P. Feyjo un moine ſupérieur aux moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſieres, tant par ſa paſſion de ſe ſingulariſer que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui ſuffit,

(*a*) Voyez le *Diſc.* 6. *du T. IV. du Theatro Critico.*

à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées ; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (*a*) : l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébêtés, & n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européens tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur ;

(*a*) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magistri*.

il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines : quand Mr. Godin fut élu profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ſes leçons & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur College de Santa Fé, où ils diſent qu'on a ſouvent compté deux mille écoliers ; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que de cette foule de diſciples il ne s'eſt formé aucun grand maître, aucun Philoſophe, aucun Médecin, aucun Phyſicien, aucun ſavant dont le nom ait paſſé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'eſt à l'ignorance, à la barbarie des profeſſeurs, & au déplorable état où les ſciences ſont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette diſette abſolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, ſurmontent aiſément les obſtacles d'une malheureuſe éducation,

& s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leur siecle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents, & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espece humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européens qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquise aux Indes : que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créo-

les auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européens; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagues fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix ſur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple ſur la

terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas: Mais malheureuſement tout ce tableau. lorſqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, & un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit à les adopter aveuglement. Il eſt dans l'eſprit de l'homme de vanter ce qui n'eſt plus, pour déprimer les temps préſents, & rabaiſſer les établiſſements qui ſubſiſtent, & ceux qui les gouvernent; mais les Eſpagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorſqu'ils nous ont donné une ſi haute & ſi fauſſe idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis preſqu'en un inſtant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudiſſements de la poſtérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui ſavoient combattre, & des princes ſages & magnanimes qui ſavoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acoſta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas,

ne mérite pas qu'on le réfute ; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de regner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fon-

dation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales : car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement (*a*). Je sais qu'un Italien, nom-

(*a*) L'auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. " Quand „ les Indiens vouloient faire leurs comptes, „ ils prenoient de petites cordes de différen„ tes couleurs, & différentes en nombre. Cha„ cune de ces couleurs, simple ou mêlée, „ avoit sa signification. Ces cordons tors & „ gros comme de la moyenne ficelle, & longs „ d'envion trois pieds, étoient attachés comme „ une espece de frange le long d'une autre fi„ celle. Les couleurs leur indiquoient ce que „ contenoit chaque filet ; comme, par exem„ ple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, „ & les gens de guerre par le rouge. S'ils „ vouloient désigner des choses dont les cou„ leurs ne sont pas remarquables, ils les met-

mé San Severo, a ſoutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le ſecret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées ; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Severo ſe l'eſt imaginé ; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos* : de ſorte que les loix & lss ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être appriſes par cœur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire ; puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un pacte civil par le mo-

---

„ toient chacune ſelon leur rang, commen- „ çant depuis les plus hautes juſqu'aux moin- „ dres... L'on gardoit toujours l'unité dans ces „ filets, comme dizaine, centaine, mille, „ dizaine de mille, &c. Ils paſſent rarement „ la centaine de mille... Ils mettoient au plus „ haut des filets le plus grand nombre : les „ nœuds de chaque filet & de chaque nombre „ étoient égaux les uns aux autres, comme un „ bon Arithméticien les poſe, quand il veut „ faire une grande ſupputation „.

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

yen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je suis très-porté à croire que sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (a), ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme, qui ait tout à coup, & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de sauvages: les législateurs les plus

(a) *Tome I. p. 17. chap. 1.*

célébres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, & n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix : ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siecles avant que d'avoir un Code ; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais ; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur le bord de Uraguai, du Parana, & au Nord-Ouest du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai ; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance ; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines régles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées: ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire

toire de tous ces héros est-elle obscure & confuse ; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens ; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs ; ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste, on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité incontestable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossiérement, lorsqu'il assure que

onze Incas qui ont regné de ſuite, ont été des princes bons, juſtes, modérés, & adorés de leurs ſujets, qu'ils aimoient en peres: c'eſt un prodige qui ne s'eſt jamais vu parmi les habitants de notre hémiſphere qu'une ſucceſſion de onze Rois deſpotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il ſoit moralement impoſſible qu'un même trône ſoit occupé, onze fois de ſuite, par autant de ſouverains philoſophes: mais je dis que ce n'eſt pas ſur la foi d'un Garcilaſſo de la Vega, que des lecteurs ſenſés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes ſur ſes voiſins: il n'y en a aucun qui n'ait regné ſur ſes ſujets avec beaucoup de hauteur: ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (a), d'une maniere abſolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays ſur la terre où l'obéiſſance & la ſoumiſſion des ſujets aient été plus loin: le prince n'avoit qu'à tirer un fil de ſon bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit ſi aveuglément obéi qu'il pouvoit, ſeul & ſans aucun ſecours de ſoldats, exterminer une province & y faire met-

(a) *Hiſt. de la Conquête du Pérou, chap.* XIII. *p.* 69. *T. I. Amſterdam* 1700.

tre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zatate qui, plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant, si ce n'est pas une contradiction formelle, que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Est-il problable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'aient entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile, que des princes guerriers & despotes, soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & regner en philosophe.

Je rejette non seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au-

Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient regné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déja fait voir que, faute de posséder des régistres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que la Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps, puisque chaque régne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siecles : cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européens, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable que le terrein est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globa le plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé,

plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir: ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate (a), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso; c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'em-

(a) *Chapitre IX. p. 44. T. I.*

placement & les ruines, il en resteroit les noms ; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas : les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européens, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derriere des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons : tant de sieges & de blocus auroient exigé du temps & du monde ; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de forteresses, avec deux cents hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur ; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens : aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de

maiſon qui n'ait été bâtie par les Européens. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambé, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre: c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe, car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr. de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près

d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage: ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celles des Hottentots & des Iroquois: & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des barraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air: on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plants publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espa-

gnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argille rougeâtre. S'il y a jamais eu un toît sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons, ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménageries; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui au rapport de quelque relateurs, étoient très-multipliés dans le Pérou : on nous vente sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on sait que

François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas: il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européens: cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonsale & Donna Francisca: tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissoient incroyables (a).

(a) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisieme enfant d'une Péruvienne de Cusco: quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts; (a) mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endur-

---

s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols : Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens*; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné qu'il les fit décapiter.

(a) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y emploie, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut, il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou ; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer : on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient ; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

ci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (a) que cet inſtrument égaloit preſque la dureté des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; ſoit qu'il fût plus rare alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiecle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient

(a) Voyez *Recueil d'Antiquités, par M. le Comte de Caylus, in-4°. T. 1. p. 168 & 250.* On y trouvera le réſultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reſſuſciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grand éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention ; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter ; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jeterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés, mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace*

(*a*), qui a fervi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien fe figurer qu'ils ne connoiffoient d'autres richeffes que le Mays dont ils fe nourriffoient, & la laine des petits chameaux Glamas, deftinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jetons & des fignes pour les payements & les achats (*b*). Ignorant à la fois l'ufage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'enfuit qu'ils de-

(*a*) *La pierre de Gallinace* n'eft autre chofe qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle eft d'un noir foncé, & reçoit aifément un beau poli. On croit que la *pierre Obfidienne* de notre continent, eft le vrai analogue de la *Gallinace* du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'eft une efpece de pyrite blanche, arfénicale, luifante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue eft inconnu dans notre continent.

(*b*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un feul peuple qui eût inventé une monnoie.

voient être inférieurs, en ſagacité & en induſtrie, aux nations les plus groſſieres de notre continent; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Eſpagnols.

J'ai réellement été révolté, en liſant dans Garcilaſſo (*a*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Univerſité dans la bicoque de Cuſco, où des ignorants titrés, qui ne ſavoient ni lire ni écrire, enſeignoient la Philoſophie à d'autres ignorants qui ne ſavoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enſeigner la Morale ſans le ſecours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas aſſez riche en mots ſimples & abſtraits, pour ſervir à expliquer une ſcience abſtraite: & afin d'ôter toute eſpece de doute à ce ſujet, je citerai un paſſage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine.

“ La Langue du Pérou manque de termes, dit-il, pour exprimer les idées
„ univerſelles, preuve évidente du peu
„ de progrès qu'ont faits les eſprits de
„ ces peuples. *Temps*, *durée*, *eſpace*, *être*,
„ *ſubſtance*, *matiere*, *corps*, tous ces mots,
„ & beaucoup d'autres n'ont pas d'équi-
„ valent dans leurs langues; non-ſeule-

(*a*) *Tome. II. p.* 139. *Chap. XXVII.*

„ ment les noms des êtres métaphysiques,
„ mais ceux des êtres moraux, ne peu-
„ vent se rendre chez eux qu'imparfai-
„ tement, & par de longues périphra-
„ ses. Il n'y a pas de mot propre qui
„ réponde exactement à ceux de *vertu*,
„ *justice*, *liberté*, *reconnoissance*, *ingra-*
„ *titude* (a) „.

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable; puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

(a) *Voyage à la Riviere des Amazones*, p. 54.

Les métiers ont, dans tous les pays, dévancé les ſciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déja des arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments: or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiecles. En vain le vulgaire des Chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odiſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troyes, car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'à jamais ſervi à faire des vers (*a*).

(*a*) Ovide nous apprend qu'il avoit com

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espece humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chymistes en Europe, au quatorzieme siecle, la découverte de la poudre à canon ne se feroit point faite dans ce siecle-là : si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprime-

---

posé un poëme dans la langue des Getes, pendant la sixieme année de son exil à Tomes.

Ah pudet ! & Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poetæ,
Inter inhumanos nomen habere Getas.

de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable ; mais il faut que les Getes n'aient pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint : il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déja une espece de Prosodie ; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre : on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & breves, ce qui est bien singulier.

rie du temps de Cuſter; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouſſole, pour naviguer en Amérique; il falloit avoir obſervé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bouſſoles, il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déja fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu: elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; ſans quoi les ſauvages auroient pû être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés: cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force: c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux

mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européens; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans avant la date de ſa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſi-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un moine intriguant & avare, qui confeſſoit le Roi Ferdinand, & la Reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une obſervation ſinguliere à ce ſujet. Les Européens ſont les ſeuls qui aient voyagé en Amérique : les Afriquains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une bar-

que. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (a). Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planete, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'aient pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables (b); & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante

(a) Les Negres ne font pas une exception à ce que je viens de dire; puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(b) *P. 39. & suiv. T. II.*

ans après que ces peuples furent ſortis de la vie ſauvage, on érigea, ſelon Garcilaſſo, ſeize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cuſco, pour déterminer les points de l'Horiſon où le ſoleil ſe leve & ſe couche aux Solſtices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obſcurité des forêts, ne ſauroient conſtruire de ſemblables obſervatoires, ni recourir à de telles inventions pour regler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes euſſent été élevées ſous le troiſieme Inca, il s'enſuivroit néceſſairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui eſt contredit par l'expoſition qu'on vient de faire de leurs inſtruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entaſſé quelques pierres aux environs de Cuſco, cela eſt croyable; mais que ces buttes aient ſervi à faire des obſevations Aſtronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'eſt pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui ſe mêloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour diſtinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoiſſoient que *Venus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractériſtique.

Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siecles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume

de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déja fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premiérement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européens, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout empire qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: par-tout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages; d'où

d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons: on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens: on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant: les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs: aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles: ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la

terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco : d'où j'infere qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse du Gouvernement des Incas*, a lu leur histoire, sans se défier de son authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique ; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître ; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur.

D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui ſubſiſtent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur légiſlation ſous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épouſoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui ſe proſtituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens ſoumis aux Eſpagnols, ne ſe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne ſont plus vierges: ils ſe croiroient deshonoré, ſi leurs femmes n'avoient couché avec pluſieurs amants avant leurs noces (a). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé: mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquiſition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils ſe laiſſeroient plutôt couper par morceaux que de conſentir à prendre une femme qu'ils ſoupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne ſauroit conclure autre choſe ſinon qu'un uſage ſi enraciné doit être très-ancien; & qu'il a été pratiqué ſous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir conſidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter

(a) Voyez *Voyage au Pérou, par* Dom Juan & Ulloa.

un coup d'œil ſur le Mexique, dont on a conté autant de fauſſetés & de merveilles que de l'empire des Incas ; mais la vérité eſt que ces deux nations étoient à peu près égales, ſoit qu'on compare leur police, ſoit qu'on examine leurs arts & leurs inſtruments.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſiérement, & ce ſont ces deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques ; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la maniere des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes ; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les ſavants que la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques ; d'ail-

leurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner des choses dont ils vouloient conserver le souvenir: on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriserent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizieme siecle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens (a). On ne sauroit comparer l'horrible

(a) Cette manie de brûler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain; mais elle ne sévit jamais tant qu'au sixieme & au quinzieme siecle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le Grand, fit brûler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite: & depuis cette funeste époque, on n'a jamais plus retrouver un exemplaire complet

fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur François ; & le manuſcrit indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidé-

---

d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain nous ont fait perdre les poéſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragmens ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jeſcut*.

On accuſe la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

fable, au fameux Raleig, qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jetter quelque lumiere sur l'Histoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglois par Mr. Locke (a); & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en François, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature; & les objets sont sans variété comme sans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des

(a) Il ne faut pas confondre ce M. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine qui porte encore son nom.

choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de regner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la suite chronologique des souverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma second du nom, qui regnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la méprise encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les

images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere, parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des Relations, des *Roues ſeculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des almanachs, ſemblables à ceux dont on s'eſt ſervi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant déſignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Aſtrologues par des emblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque ſiecle, & qu'ils aient compté les ſiecles par des roues, à qui on faiſoit faire un tour au bout de cinquante ans (*a*), c'eſt ce que j'ai peine

(*a*) On dit que leurs ſiecles étoient de cin-

à me persuader ; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à-peu-près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pen-

---

quante ans & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completer l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire, 130 ans avant l'arrivée des Espagnols ? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siecles ?

dant six cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (a). Voilà ce que les historiens nous répetent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

(a) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I. p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrit sur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable: leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européen n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Méchaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (a), n'a

(a) On en a une traduction Françoise par

tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant au-

M. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

cune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore; ce qui doit nous désabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix mille maisons sous le regne de Moutezuma second; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitants; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames, y compris vingt mille Negres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes, mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de misérables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessaire-

ment domter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre: du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*a*) qui n'a joui d'aucun suc-

(*a*) Ce Poëme, intitulé *Mexique conquis*: est monstrueux par là même qu'il est en prose, cette invention des modernes est si bizarre qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par M. Piron, le *Poëme de Jumon-*

cès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures

---

ville, & l'*Arancana* de Alonzo n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque M. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne piece de Théatre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scene est en Amérique.

parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont dessiné les objets, ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres sont nommées *Bucstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres sont nommés *Bücher*, comme qui diroit un assemblage de pieces de hêtre. Les Runes tirent égalemeut leur étymologie de la racine Scandina vienne *Ronnc*, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigene du nord, dont on s'est servi pour faire des coupeaux qui par leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*a*).

(*a*) *Litteras Runicas saxis, ærique inscripserunt, & fago usi sunt, vel sorbo aucupariâ:* Ronne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen suum à Runis ipsis obtinens, magni semper æstimatum est: propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum*

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler, leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées: il abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a ré-

---

litteræ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis litteræ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurescit. Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sûr des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens: aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres ne remonte pas au delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du troisieme siecle. Il y en a quelques-uns de suspects, d'autres dont on vante mal à propos la vétusté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

ſulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, eſt abſolument unique dans ſon eſpece. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture pas les cordons de Fo-hi, il y a toute apparence qu'ils ſeroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils uſent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épiſtolaire ou Alphabétique, à-peu-près ſemblable au nôtre ; mais il ne s'enſuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques ſavants l'ont prétendu : il eſt plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple ; puiſqu'ils n'ont commencé à s'en ſervir que fort tard, & peut-être pas avant l'invaſion de Smerdis.

Il eſt du reſſort de la philoſophie de l'Hiſtoire de marquer par quels degrés l'eſprit humain s'eſt élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre ; mais ces diſcuſſions, quoique relatives à mon ſujet, me conduiroient au delà des bornes où je me ſuis propoſé de m'arrêter, comptant d'avoir ſatisfait au titre de cette

Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domtant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi, uniquement pour lui-même: il n'aide personne, & personne ne l'aide: aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable: il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux: On ne sauroit imaginer un plus grand

avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végetent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages: le despotisme a accablé & accable l'Asie, & penetre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élevant de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils regnent, comme si l'on pouvoit regner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'a-

voir pas pu croire des myſteres incompréhenſibles. Au contraire, leur extrême foibleſſe auroit dû exciter la plus grande compaſſion dans l'ame de leurs conquérants, ſi ces conquérants avoient eu une ame. Le ſang Indien que les Eſpagnols ont verſé avec profuſion, crie encore vengeance, & auroit été vengé ſans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le ſentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne ſe mêlent jamais des hommes, ſinon pour les châtier, *non eſſe curæ Deis ſecuritatem noſtrum, eſſe ultionem.*

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuſe & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces & ſingulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la raiſon.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui, malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parce que la superstition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par-là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entiérement sauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulsions particulieres, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus: on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolere, avec les excès qu'on autorise;

Ces tableaux infideles ont séduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sinceres, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'Histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grand crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées; on sait qu'elle subsiste

subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrieres insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils aient eu quelque correspondance ; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servi-

le ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Rœmer dans ſa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres murées où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenſes Mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable dans toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une piece de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (a) de ſe jetter ſur le bûcher où

(a) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent

l'on brûle leurs maris; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid: c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe, & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec ſa maîtreſſe

---

ſe brûler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'état, qui devroit leur ſervir de pere.

dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le systême des anciens Brachmanes & des Bramines modernes: entêtés jusqu'à la fureur de la Métempsycose, cette hypothese favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de ce qui respire sur la terre: tandis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices : On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde ; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être con-

ſéquents dans leurs principes, ſont les ſeuls Aſiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol, aux Nababs & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permiſſion de commettre de temps en temps de ſemblables parricides; & il leur en coûte fort cher pour tranſgreſſer le précepte poſitif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens brûler leurs femmes que de voir des Banianes brûler les leurs, ſi les maximes des hommes n'étoient preſque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que ſes confreres avoient ſoutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parceque de ſemblables ſacrifices, diſoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expoſe dans Céſar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer; puiſque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes Théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gau-

lois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se brûler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bûcher, & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*a*). Lorsqu'on

(*a*) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale la veuve dévouée se tient accroupie sur un bûcher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron; ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces bûchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine: mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou à augmenter

lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chamvre verd, & les autres Narcotiques (*a*).

---

le supplice : les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jetter un panier de sable. Voyez *Tav rnier, voyage aux Indes, liv.* 3. *T. II. à la Haye* 1718. Consultez aussi les *Lettres de Bernier.*

(*a*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bûcher; & c'est à ce stratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'alégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils em. ploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire com-

---

plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormis sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

plet : parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizieme siecle, ils s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou: ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortege de domestiques & de concubines, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui

ſe dévouent : s'ils croient fermement, & juſqu'à l'enthouſiaſme, qu'ils reſſuſciteront ſur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conſtance que ces hommes obſcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeuſement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit ſauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir inſulté les ſtatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il eſt ſûr qu'ils ſe ſervent du tabac, comme on l'a obſervé en 1725, chez les Natchez de la Louiſiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les François, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maſſacre aux obſeques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (a).

(a) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par*

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre : on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produisît ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'une façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique

Mr. le Page prétend que ſi les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on

---

M. le Page du Pratz. Tome III. pag. 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane, pag. 237. & ſuivantes.

peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui sont & seront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le systême de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons,

auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes ſens : ſi nous devons avoir les mêmes organes, il s'enſuit que nous éprouverons les mêmes ſenſations & les mêmes beſoins : il n'eſt donc pas abſurde qu'un mari accoutumé d'être careſſé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, ſe faſſent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs eſclaves.

Il faut qu'on ait raiſonné de la ſorte, puiſqu'on a agi conformément aux conſéquences de ce Sophiſme. Obſervons toutefois qu'un Miſſionnaire de la Propagande, hériſſé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louiſiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Eſclaves vivants à ſes obſeques. Le ſauvage diroit au prêtre : je ſuis dans la ferme perſuaſion d'une vie à venir : ſi tu veux me retirer de ce ſyſtême, il faut que tu me prouves que je ne reſſuſciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il eſt impoſſible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puiſſe le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puiſſance de Dieu. Si la mort n'eſt qu'un paſſage bruſque à une ſeconde exiſtence, il eſt ſûr qu'elle

ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute le Catéchiste; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit: *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systême est incertain: le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué? Si tu n'as jamais douté de la toute puissance de l'être suprême; tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu; tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes, ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer, puisqu'ils sont les fils de ton*

pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes frères ! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le Loup leur mange une brebis ; cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisse-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible, puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendants d'oreil-

les, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto-da-fé*, il n'en feroit pas: on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne ſeroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent: vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenſiles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumieres & des pieces de monnoie, pour le ſervice des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce feroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaiicra*, ou le

Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements, & la ſépulture ; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, ſi eſſentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on deſcend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuiſſes de lievres. Les Ecritures Hébraïques diſent dans un autre endroit, que Jacob & Joſeph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été ſalés pendant quarante jours dans le Natron (*a*). D'où on peut inférer que ceux qui les enſevelirent de la ſorte, adhéroient au dogme des Egyptiens ſur la Réſurrection ; & il eſt très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Égypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion : ſans quoi ils n'auroient pas importé dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que

(*a*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laiſſer les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant ſoixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Geneſe qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne reſta dans le ſel que pendant quarante jours. L'adreſſe des Commentateurs palliera aiſément cette inadvertance, en l'attribuant aux copiſtes.

quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbain Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (a) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pieces de monnoie dans le sépulcre des particuliers; puisque Flavien Josephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temp de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systême universellement cru.

On ne doit pas compter entre les con-

(a) Chardin assure (Tome III. pag. 17.) que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon dans lequel il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

ſéquences dangereuſes qu'a entraînées le dogme de la Réſurrection des corps, l'uſage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité eſt née de la déplorable conſtitution de la vie ſauvage, où perſonne ne voulant, ou ne pouvant ſe charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les maſſacre pour les empêcher de mourir de faim & de miſere. La charité des ſauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même eſt un crime de leſe-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civiliſé.

Après avoir conſidéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il eſt impoſſible d'approfondir les cauſes. Elle conſiſte à ſe couper un article des doigts, lorſqu'on perd ſon mari, ſa femme, ou quelqu'un de ſes proches. Les Tcharos de Paraguai, les Gauranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement ſi faciles à ſe faire de ſemblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne

restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*a*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entiérement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une

(*a*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cataneo *à son frere.*

nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémispheres, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrées dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables: ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'Académie Françoise, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de bonne-Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (a) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils

(a) *Voyage de Siam, Tome II. p. 167.*

étoient veufs, & combien de fois il l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'une testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quel-

quefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonſtances ne leur permettoient pas d'enſevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de ſuperſtitions dans leſquelles il ſeroit inſenſé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoiſſance de la religion des Mahométans, débordée juſqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & juſqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il ſeroit plus inſenſé encore de ſuppoſer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'eſt à cette correſpondance qu'on doit rapporter la conformité des uſages ſur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, ſent le néant de cette hypotheſe. Il n'y a point d'hommes ſur le globe mieux ſéparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots : placés du Sud au Nord ſur les deux extrêmités du monde, le monde entier les ſépare.

Peu ſatisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuſe, j'aime mieux croire qu'il nous eſt impoſſible d'en deviner la cauſe que d'en déterminer une qui ne ſeroit peut-

être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages on prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites

visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il (a): ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St.

(a) Lib. III. p. 174.

Laurent jusqu'au delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée*, mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures : emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

" En Amérique, chez quelques sauvages, dit-il, l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque sa femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens suivant Strabon, & dans l'isle de Corse suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer une coutume si bizarre d'après notre systême, il semble que l'on doit regarder cette conduite du mari comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte & le repentir d'avoir donné le jour à un être de son espece. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée que, suivant les lettres édifiantes, citées dans la note, le mari pendant sa retraite observe un jeûne très-rigoureux, & s'abstient même de boire, en sorte qu'il maigrit considérablement (a). "

(a) *Antiquité dévoilée par les usages.*

Pourquoi un homme feroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le systême de Mr. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose, par conséquent, qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui, tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe François.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un

---

Liv. II. Chap. III. page 127. in-4°. Amsterdam 1766.

pays chaud & mal ſain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant : l'Eſgliſe Romaine, qui a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, a tranſporté à l'ame la ſouillure du corps ; parce qu'il eſt dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cauſe du péché : ce qui a un ſens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaiſe verſion de la Vulgate. D'ailleurs il n'eſt ici queſtion que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental*, & ſon *Antiquité dévoilée*, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de deux cauſes, juſqu'à rendre les parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du

globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer leur retraite: ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jëûne, qu'on dit qu'ils observent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue

abstinence : au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (*a*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On sait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les superstitieux : on sait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instants d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poëles & d'autres instruments rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent

---

(*a*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerperæ instar bellariis & epulis fruitur.* Historia Natural. Brasiliæ, p. 14.

unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre & de ſonner pendant les éclipſes ; ils ſe baignent encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble ; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier ; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténebres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'alégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder uu ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien

conformes ſur la nature de la Lune & du Soleil : il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pes eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon d'une trompette ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpendue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux ; puiſqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planetes, il faut obſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils ſe meuvent d'eux-

mêmes, aura-t-on dit, donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matiere brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planete, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon: & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des fleches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

DANS cette section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un Mémoire fort détaillé sur les fleches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémispheres. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siecles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européen qui s'inclina pour ra-

masser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une fleche empoisonnée (a).

Ce fatal secret a précédé, dans tout les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites aient été empoisonnées pour le service des batailles & des sieges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confu-

(a) Le Comte de Fogéda.

ſion, & qui ne ſavoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fleches empoiſonnées, l'inquiéterent beaucoup, ſans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ſes conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en ſubjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en ſervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne ſe ſont jamais fait de grands maux : il ſemble au contraire que les Caraïbes on jadis été vaincus & contraints de ſe retirer du continent dans les iſles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ſtilets ni avec leurs dards envenimés, ſe débarraſſer de la domination des Portugais, des Eſpagnols, & des Hollandois. Les Sardes & les Maures, ſi fameux dans l'Hiſtoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres eſclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Annibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut priſe avec du *Solánum* dormitif; mais ces ſtratagêmes, en ſuppoſant qu'on s'en ſoit réellement ſervi, ſont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il eſt probable que les Romains ont connu un ſpécifique contre les effets de ces armes barbares ; car, quoique les contre-poiſons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliſte, ſoient certainement inefficaces, on voit cependant, par un paſſage du médecin Celſe, qu'on ſavoit, dès ce temps-là, qu'en ſuçant les bleſſures on parvenoit à diminuer ſenſiblement l'activité du poiſon que la fleche y avoit dépoſé (a). Cela eſt vrai, & conforme à l'expérience de nos jours : il ne faut que du courage pour l'éprouver. Auſſi voit-on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une fleche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir : elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner ; car dès que la pointe ne fait aucune inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envenimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſucement, les armes pouvant s'empoi-

(a) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.
On préſume que la ſalive qui s'introduit dans la plaie par le ſucement, contribue auſſi à détruire, par ſon ſel alkalin, l'action du poiſon.

ſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont preſque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral; ce qui prouve que Mr. Mead s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres différents, que nous allons décrire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier (*a*), ou le Hippomanes végétal de Brown: c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il ſe plaît le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'iſle de St. Jean de Porto-Rico: on le rencontre auſſi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres.

(*a*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier: auſſi le Pere Plumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50. lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre: ſes fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en chaton ſur un même épi: ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve: ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait: mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier: mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcents*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches: quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe copieuſement du grand nombre des fleurs étaminées: d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à dé-

couler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les ſauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſeve ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort ſubite: enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit preſque pas dégénéré au bout d'un ſiecle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des

expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé, (*a*), mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné long-temps ſur les moyens qu'on employoit dans ſon village, lorſqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane,

(*a*) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

Curare, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succedent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatés, ils seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette pré-

paration plus de trente especes d'herbées pilées : il se peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule Liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une fleche qu'on plonge dans du sang frais : s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier ; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres aient jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps ; & les fleches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces fleches sont de deux especes ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane,

ſaite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envenimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux, tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les iſles de l'Archipélade Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Negres, ou les Européens mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes ; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte ; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'a-

vec les globules sanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait: l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (a).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces fleches envenimées, dont toute l'action se borne à figer le sang: aussi les Européens établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments: & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (b). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux; & dans

---

(a) Voyez *Conférences sur les Sciences, de l'an 1662, à l'article* Nutrition.

(b) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envenimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également funestes: mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opere pas, & ne sauroit opérer.

Les symptomes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sël & les différents contrepoisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des fleches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu Mr. Musschenbroek, & de M. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes, l'autre, auquel on en donna, mourut seu-

lement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier aient empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits impregnés du venin de la Béjuque (*a*). Il est possible aussi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remede, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la fleche, l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alênes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chûte, & ne

(*a*) Comme je ne suis pas médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel méchanisme le sucre de cannes produit des effets si surprenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

vivent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve venimeuse, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*a*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le continent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du

(*a*) On connoît en Amérique deux especes d'Ahouais ; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri* ; il sert aux mêmes usages.

genre

genre des monopétales régulieres, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Rose, qui est de la même famille: elles sont suivies par des fruits en poire qui renferment un osselet triangulaire, & fort dur; dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*a*), tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recele une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui

(*a*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la seve laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rhus, myrtifolia, Monspeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui differe tant de l'autre, j'ignore si elle contient une seve laiteuse ou non.

tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la seve, sont contraints d'user du même stratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier, parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand Ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture ; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui em-

poisonne le vent (*a*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle; on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envenimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européens & d'étrangers infideles ou incirconcis (*b*), par une fureur qu'on ne

(*a*) *Voyage de Perse. Tome III, page 12. in-4°.*

(*b*) Au siecle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*,

ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups de fuſil, pour leur enſeigner la tolérance, dont ce monde a ſi beſoin.

On ſoupçonne que la plupart de ces armes Indiennes ſont enduites du venin des ſerpents profanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut: c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes deſcendent inconteſtablement. Une génération aura tranſmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Gecko*, aſſure que les Inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin, pour en frotter leurs traits ſi redoutables : ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce

---

treize matelots Hollandois, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil ; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint Martyr dont on révere encore les cendres.

qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des fleches (a).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-citymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer : son caractere est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poison de sa morsure est la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma* ; ce qui me fait présumer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du *Curcuma*, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode, ou une parure fol-

(a) *Historia Naturalis Indiæ Orient.* Lib. V, cap. 5.

le & bizarre, mais une pratique salutaire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales : au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possede, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*a*) : il soutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient, où l'ombre est le remede du premier venin : ce

(*a*) *Conquête des Moluques* T. I. p. 50.

conte eſt ſi puérile qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre ; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpece d'Ahouai, qu'on envénime les petites fleches à ſarbacane qu'on connoît ſous le nom d'*Alênes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude preſque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macaſſar vers l'an 1560, eſſaya un de ces traits ſur un Anglois condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat : ce prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une fleche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs biſtouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un bour-

reau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon relativement au reſte du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans des convulſions (*a*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû ſur le champ ſerrer la jambe du criminel, y faire de profondes inciſions, y verſer des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuiſſe, eût été dans ce cas auſſi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'aſſaſſin *Sumbaco* dit que lui ſeul, dans toute ſon iſle, connoiſſoit le véritable préſervatif de ces fleches, qui ne lui furent pas d'un grand ſecours; puiſqu'en 1665 les Hollandois vinrent abattre ſa fortereſſe en un jour, par ſept mille boulets de canons.

Il paroît que c'eſt ſans fondement qu'on a ſoutenu que ce contre-poiſon du Roi de Macaſſar étoit le noyau du

(*a*) *Voyage des Indes*. Livre III. chap. 19.

Tavarcaré, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*a*).

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandois, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, conte-

---

(*a*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique : on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de M. Speck.

L'Empereur Rodolphe II, présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

nu dans cette matiere ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principale symptome qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alênes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport ; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces fleches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, & la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps sains ? Bontius a prudemment laissé ce problême à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur*, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en

putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une espece de serpent pareil à celui que nous nommons le *Pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siecle passé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendu furieux en prenant de fortes doses d'*Opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*a*).

Chez les Achémois on se sert aussi de ces petites fleches du calibre de celles de

(*a*) On sait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vif & furieux.

Macaſſar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, préſident du comptoir Hollandois de Surate, qui, pluſieurs années après, les ſouffla à des écureuils perchés ſur des palmiers, leſquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'iſle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuſe du *Nerium* ou du Laurier-Roſe, qui a une qualité fort malfaiſante en Europe même. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on éprouvât, ſur les bleſſures faites avec ces armes, le ſucre de cannes, & le ſel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que pluſieurs ſauvages de l'Europe & de l'Aſie ont employés aux mêmes uſages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans ſon vingt-ſeptieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une ſubſtance venimeuſe dont ils frottoient les fleches à chaſſer le Cerf. Nous ne ſavons pas poſitivement à quel genre de plante le *Limeum* doit ſe rapporter : les changements des noms, & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confuſion dans la Botanique. Mr. Linneus a décrit un ſujet

auquel il donne le nom de *Limeum* (a), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (b). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espece d'Ellébore, de Morelle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament ; je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs fleches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujour-

---

(a) *Systema Naturæ. Ed. X. N°.* 1128.

(b) Picard prouve, dans sa *Priscâ Celtopædiâ*, p. 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espece de plante inconnue de nos jours.

d'hui en France ; ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquettoit son tronc, il en ruisseloit une seve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*a*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptomes, lorsqu'une fleche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espece de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne,

---

(*a*) *Hic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere ; unde pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

& de l'Italie : c'eſt, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante ſortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante eſpeces appartiennent à trois claſſes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'eſt pas mon intention de diſcuter ici ce conflict de noms & de choſes : il ſuffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdenſis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puiſqu'elle a été ſi mal obſervée : on peut même ſoupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue : car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : Mr. Valmont le répete dans ſon excellent Dictionnaire de l'Hiſtoire naturelle que nous avons conſulté à ce mot, il y a lieu d'en être ſurpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractériſtique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* eſt apparenté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croît dans les iſles de la Méditerranée, ſur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir ignoré, ainſi que Dioſcoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur eſt roſifor-

me, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit ſuccéder des ſemences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine eſt formée de dix petits tubercules charnus en fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpece de couronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus venimeuſe de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuſe, ſur-tout quand on le prend dans ſon ſol natal; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un Auteur ſi répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes : on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible : on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpece de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang

des animaux qu'on blesse légérement avec des armes qui en sont enduites (*a*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, sont les Aconits-Napels, & sur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expressément Dioscoride (*b*).

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons & ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ses fleches d'un venin fort singulier, qui ne tue pas seulement les personnes blessées, mais qui répand encore une odeur si pénétrante & si nuisible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu at-

---

(*a*) Dodonée décrit une seconde espece de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdensis*. Il ne differe de celui dont nous venons de parler que par sa petitesse, & sert aussi à envenimer les traits : son contre-poison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne semble gueres répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je sais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

(*b*) Lib. IV. cap. 81.

teindre (*a*). Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la fleche étoit décochée : ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides aient poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes; mais c'eſt imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou recuſer le témoignage d'un écrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte; puiſqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'eſt ſervi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour compoſer cette poudre dont on

---

(*a*) *Soanes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. page 350.

doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont

il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid tue: on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espece.

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se crystallisant, présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (a): pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillement & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les vésicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la li-

---

(a) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglois par M. Mead, & traduit en Latin par M. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

queur vipérine de se cyrstalliser; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force, lorsqu'il devient sel crystallin par l'évaporation; puisque nous voyons que le tartre dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance; puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des viperes.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les fleches des Brachmanes,

est emprunté de Diodore de Sicile (*a*), qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédation & de massacres, jusqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, oserent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siege en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à dessein, les attirerent sur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blesserent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit succédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre ; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptomes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux même qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aiguës & des convulsions violentes ; leur peau

(*a*) *Vitæ Alex. an. IX. page* 120. *Trad. Cospi.*

étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on reconnoît le poiſon de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée : tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre humain. Comme la plupart desGrecs ne pouvoient écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables, & des fables très-abſurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe, eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés : il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa gueule une eſpece d'herbe, dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poiſon des fleches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiecle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans nos hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de

de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles venimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpents, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des fleches des Caraïbes : vu qu'il s'écoula au moins une partie de

la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un Roi puiſſant dans les états uſurpés par ſon maître.

Nous avons déja vu qu'on ſe ſert chez les Indiens modernes, contre la morſure des ſerpents, de la *terre mérite* ou de *Curcuma long* : il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre les fleches corroſives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe (*a*), prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, & du *Geccho* dont la piquûre excite une vraie jauniſſe, qui ne differe de l'ictere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſur-tout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé, dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des fleches envenimées, & des

(*a*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale* de M. Geofroi, à l'article de *la Terre Merita*.

reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils font entrer la *Terre sigillée*, qu'ils achetent des marchands Turcs ; & c'est pourquoi elle happe à langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre, & même dans de l'eau claire (a). Les Religieux Missionnaires dans les Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne physique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites

(a) On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête ; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps des P. P. Kircher & Boius.

d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquieme partie.



SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

PLusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres ; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres ; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour ; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire os-

tentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain: il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr. de Marm.... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort

au long ce triſte ſujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le ſtyle des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antitheſes ce que Las Caſas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des grands Lamas comme un ſimple hors-d'œuvre: c'eſt une piece juſtificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais exiſté aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conſéquent n'ont pas envoyé des Miſſionnaires en Amérique par le Kamtzchatka, comme un ſavant a oſé le croire & le dire.

La lettre ſur les viciſſitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées: mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être

un témoignage de ma reconnoiſſance envers un ſavant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Miſſions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclairciſſements ſur les Miſſions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me perſuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'hiſtoire de l'Amérique & des Américains.



LETTRE I.

A Mr ***.

Sur la Religion des Américains.

VOus me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpece de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, de quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables ; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Sa-*

ronides, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté*, ensuite le grand Pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistans des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux: les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de Religions qui n'aient ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi on promenoit cette masse de farine pé-

trie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zele à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*a*).

(*a*) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre argumens, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Object. de Josephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion*

Les Péruviens célébroient, au solstice

---

n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre Sainte.

Réponse. Il n'étoit pas nécessaire de rassasier tous ces fanatiques : aussi Apion ne le dit-il pas : il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Réponse. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus ; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence ? Si un Anglois rachetoit à Alger un François de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce François n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Réponse Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens

d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on

---

adopté chez les nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Réponse. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intra templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion,

retrouve des exemple dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillure; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être: après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées: le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Incas toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir,

soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considere le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nommés *Yschusyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu; & le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si

ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à-peu-près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*a*).

Quant aux Incas, ils usoient, nous

(*a*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua: Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la Péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

dit-on, d'un ſtratagême merveilleux pour ſe diſpenſer de révéler leurs péchés à des prêtres : ils ſoutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu ſeul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient ſe confeſſer qu'au ſoleil. Cette ſubtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Caſuiſte qui l'auroit propoſée, étoit tellement ſans replique au Pérou, que le Grand-Pontiſe de Cuſco abſolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorſqu'elle avoit envie de faire ſa confeſſion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, ſi accoutumés de ſe confeſſer à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu ſe confeſſer avec ſincérité aux Miſſionnaires catholiques ? Cela eſt ſi vrai qu'au ſeizieme ſiecle un homme fort zélé pour leur ſalut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confeſſion auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, diſoit-il, ſe familiariſer avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum ſalute*, attaqua l'honnête homme qui fit cette propoſition au Saint Siege, & l'accabla d'une quantité d'injures baſſes & atroces : " Je ne ſaurois comparer ton „ extravagance, lui dit-il, qu'à celle

„ d'un Eccléſiaſtique Allemand qui vint, „ comme toi, à Rome, il y a quelques „ années, demander au Souverain Pon„ tife un ordre pour déraciner tous les „ plants de vignes en Allemagne, afin „ d'empêcher dorénavant le Clergé de „ s'y enivrer „.

C'eſt aux Théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (a), en re-

(a) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa Politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces: ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés ſur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III, abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à

fusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoient être moins imbécilles que les autres: & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui, sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guebres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été dé-

---

Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angeles, à Jucatan, à Guatimale, à Méchoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

truit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasen-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la Porte XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (*a*).

(*a*) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht . . . . . & accedat ad sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse . . . . . . Si non invenerit aliquem Bihdin, cum lucido animo coram Churhid, seu sole, se sistat . . . . . . propter commissa peccata sua mæstus.* De Religione Persarum, page 461, in-4°.

Vous savez que les Mysteres d'Eleusis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces Mysteres passerent des bords du Nil dans l'isle de Crete, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Asie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent insensiblement à se confesser ; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Mysteres, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu mê-*

Tavernier nous apprend que de son temps les Guebres de la Perse se confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre ; car il y a des cas réservés au grand Pontife qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *Regle des Regles*, & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'où il ne sort jamais : il y a dans cet endroit une espece de College où l'on enseigne aux jeunes prêtres le Code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens livres, en 1500, par un Guebre qui se nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage ; mais, si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne differe pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acosta. "Les Péruviens croyoient, dit-il, que le Soleil „ révéloit ses loix à son fils, leur Inca ; „ ainsi la désobéissance leur paroissoit „ un sacrilege, & souvent ceux qui se „ sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement devant le „ juge déclarer les fautes qu'ils avoient „ commises, & dont personne n'avoit „ connoissance ; car étant persuadés que „ l'ame se condamnoit elle-même, & „ que leurs fautes causoient les malheurs publics & particuliers, ils les „ vouloient expier par la mort, pour „ empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est delà que „ les Historiens Espagnols ont tiré que „ les Indiens du Pérou se confessoient. „ *p. 29. T. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secretes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin

enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes : ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes : ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique aient adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales : *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc, & taisez-vous.* Il y a des personne qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens : car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir ; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou hu-

maine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc mieux ſuivre en cela les auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient: *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir: tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes:

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né...... & mort..... Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mysteres dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance.

La Vallé repliqua d'une maniere étrange & inouie à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité ; la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant : *j'ai regardé le Quipos* (a), *& je n'y ai pu rien voir ; je*

(a) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprete Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va, chétif imposteur, je crois bien te valoir.

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes*, *aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal, ou à ce tocsin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence: il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizeme siecle, dans une si incroyable ignorance, qu'il

étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la superstition: on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y seroit mépris: il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbécilles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbêcilles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs encêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que

de ſemblables puérilités, de ſuppoſer que Laët avoit la fievre, quand il s'eſt imaginé qu'il y avoit des eſprits : & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres ſe laiſſoient voir plutôt aux ſauvages de l'Amérique qu'aux philoſophes de l'Europe ? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'hiſtoire ſans jugement ; mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a lue encore plus ſouvent ſans réflexion, ſans critique, ſans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché ſi les peuples qu'on a ſurpris dans l'état de Nature ſous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame ; parce qu'on s'eſt figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés ſur cet article. Heureuſement on s'eſt trompé ; car la vérité d'un ſyſtême dépend auſſi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : ſi l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode ; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien ; un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers

croyoient encore que le Soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant ; malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matieres où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en different pas moins essentiellement entr'eux : il y a, par exemple, des sauvages qui croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame ; puisque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothese de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers siecles, avoient tellement outré les choses qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espece de grai-

ne ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perenare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (a). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme, puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme, qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au systême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de

---

(a) Tertul. *De Resur. carnis*.

philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

Si je vous ai inſpiré de a défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir auſſi contre la grande *Hiſtoire des Cérémonies Religieuſes & des Superſtitions*, dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, hazardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le grand-Lama.

LOrſque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européen n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756: obſédé par des lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune

connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi-tôt. Permettez-moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien François a donné lieu; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caracteres du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce prétendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux juſqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules Céſar qu'on diſoit avoir été déterrée au voiſinage des Patagons, chez des ſauvages qui ſe nommoient les *Céſuréens*. D'où vous pouvez juger juſqu'à quel point on a oſé porter l'audace de feindre les choſes les plus incroyables pour appuyer les ſyſtêmes les plus abſurdes.

Suppoſez maintenant que le Pere

Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie : il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conste, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet (*a*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il regnoit déja dans cette con-

---

(*a*) On a donné au *Thibet*, comme à plusieurs autres contrées, différents noms qui signifient toujours le même pays ; on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tsan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *La''a* ; mais *Lassa* est proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand Lama : aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Observations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Lassa* est au vingt-neuvieme degré & six minutes de Latitude Septentrionale.

trée un grand Lama, nommé *Prasrinmo.* La succession de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé un telle suite de siecles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont sappé tour à tour l'ancienne religion des Guebres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama.* Mais ni les temps, ni la Fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tse-Vang-Raptan*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la

Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siege, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que *Prasrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déja propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinq cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au siecle de ce philosophe: car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent; de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit

proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement sous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siege & sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette region par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*a*). Aussi Tacite

(*a*) On assure que cette singuliere idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis qnelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple où ils réverent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les visions de

nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la Divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de ſa Prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à-peu-près de même au château de Putola où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public; mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des princes qui viennent le complimenter : on a même vu un de ces ſouverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolemnelles & les occaſions extraodinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, & ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a

---

ces ſectaires me ſont ſi peu connues que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européens, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Oratio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fideles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jésuites, *qui souillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes. Comment le Lama ſe ſeroit-il mépriſé lui-même juſqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne eſt vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le ſacré College a reconnu que le Mahométiſme étoit une religion vraie & très-propre à ſauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ſes confreres ces abſurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé ſon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impoſteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, ſous prétexte d'employer ces ſecours à l'avancement du Chriſtianiſme au Thibet, & d'augmenter ainſi les revenus des Capucins, en décriant les Jéſuites; car les moines mendiants ſont verſés dans mille eſpeces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: auſſi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous aſſurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces ſéditions ſi dangereuſes allumées par les ſoi-diſants Jéſuites dans les Etats de la domination

du Dalaï-Lama, où la police eſt trop bien établie pour que des vagabons, & des étrangers ſans aveu, puiſſent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulſés de la Chine, allerent en grand nombre ſe jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne ſavoit que trop bien tout ce qui s'étoit paſſé à la cour de Pékin, les fit promptement chaſſer: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des paſſe-ports ſignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Chriſtianiſme ne s'établira jamais, c'eſt ſans doute au Thibet; parce que la puiſſance ſpirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour

du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpeces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceſes reſpectifs (*a*), ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie des Miſſionnaires eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I découvrit, dans une ville déſerte de la Sibérie une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les

(*a*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Dioceſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entreux ſont ſi pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Mo-

narque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes élémentsque le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est

c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problêmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant èu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais ; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays : on dépêche même des couriers à Pekin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent

des honneurs du Mandarinat. Dès que que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (*a*); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée, dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque, lorſqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy*: après s'être ap-

(*a*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer après ſa mort, comme le veut du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

puyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coëffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalaï, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le systême de la Métempsycose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fideles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur

Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme siecle (*a*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux;

(*a*) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, sous le regne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan;* mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins; il est plus probable que les Bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

mais ils prétendent repréſenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne ſe préſente des Ambaſſadeurs étrangers qui exigent audience: ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maiſon d'Autriche. Leur premier Miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voiſins ou alliés, & conclut lorſque les traités ne ſont pas de nature à être portés devant le St. Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont

eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef; on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*a*). Non seule-

(*a*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque regne équivaut à peu près à vingt ans : ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont regné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingts ans; mais supposons qu'ils en aient regné huit cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de trois cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans

ment les miniſtres temporels du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de regner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe: le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Dioceſe, les déciſions émanées du Saint Siege; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rébellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront long-temps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on ver-

---

l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces principes depuis l'an 1193 avant notre ére.

roit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti: aussi les grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants: parce que la discorde & les guerres continuelles qui regnent entre les peuplades Tartares, amene de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siecle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces

deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne ſe réuniſſent jamais, ſinon quand le Lama eſt aſſez foible pour avoir beſoin des Chinois : en tout autre temps, ils ſe contrebalancent dans un ſi parfait équilibre qu'il eſt difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voiſins, ſans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent auſſitôt connoiſſance au cabinet de Pékin.

Cette faction reſſemble ſi bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on eſt ſurpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours auſſi éloignées que le ſont Rome & Laſſa ; mais les Papes n'ont plus ni le crédit, ni les reſſources que les Lamas ont ſu ſe ménager. Tous les princes Européens ſont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ſes Bulles, ſes Brefs, & ſes diſpenſes, ſans jamais faire crédit, eſt très-onéreux au peuple, qu'il épuiſe : tandis que les Lamas n'exigeant rien de perſonne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouiſſent ſouvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embraſe les provinces voiſines ; des Kans, ou trop puſillanimes pour entrer en lice, ou aſſez modérés pour n'y pas entrer, viennent ſe jetter, avec

tous leurs *Amioks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontières à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés, séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquietent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser: cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain: aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, &*

malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter (a).

M. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si déteſtable un grand monarque de la haute Asie.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis

---

(a) *Atlas de la Chine*, p. 9. Paragr. 7. in-folio.

Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diete, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„Ils m'ont conté, dit-il, une chose „qui est bien ridicule, mais qui est bien

„ véritable à ce qu'ils disent, qui est que
„ lorsque le Roi a satisfait aux nécessités
„ de la nature, ils ramassent soigneuse-
„ ment son ordure pour la faire sécher
„ & la mettre en poudre, comme le
„ tabac qu'on prend par le nez; qu'en-
„ suite, l'ayant mise dans de petites
„ boîtes, ils vont les jours de marché en
„ donner aux principaux marchands, &
„ aux riches paysans, de qui ils reçoi-
„ vent quelques présents; que ces pau-
„ vres gens emportent cette poudre chez
„ eux comme quelque chose de fort pré-
„ cieux, & que lorsqu'ils traitent leurs
„ amis, ils en saupoudrent leurs vian-
„ des. Deux de ces marchands de Bou-
„ tam qui m'avoient vendu du Musc,
„ me montrerent chacun de leurs boîtes
„ & la poudre qui étoit dedans, dont
„ ils faisoient grand état „ (a).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber; je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est

(a) *Voyage des Indes*, T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (a).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie: car non seulement les Tartares prétendent que le Gengiskan est né d'une vierge; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniversai-

(a) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mere du Dieu La*.

re de sa naissance, & le Secretaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée: *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu (*a*) Mr. l'Ab-

(*a*) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du prophete des Turcs.

„ Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui ait fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, dans son Alcoran SURA III. 36. Voyez aussi *Maracci Prodom. ad refutationem Alcorani. Part.* 4. *p.* 86. *Col.* 11. „ Il avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, réfugiés de son temps dans l'Arabie. Depuis ce temps jusqu'à St. Bernard, il ne se trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes formels. Les Croisés rapporterent, au douzieme siecle, cette croyance en Occident. *Diction. Histor. Art. Mahomet.*

bé l'Avocat, Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pieces; tant ils sont épris de ce dogme,

---

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat suppose, dans cet article, une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui est une fausseté avérée; puisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrieme ou le cinquieme siecle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du Safran, les prémieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lepre; on les accusent aussi d'avoir apporté la petite vérole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*a*).

(*a*) " C'est une des plus fermes opinions des
" Mahométans, que Jesus-Christ est né d'une
" Vierge; & si quelque Juif étoit assez mal-
" avisé pour dire le contraire en leur présence,
" on le déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge
" au rang des Prophetes, l'appellant *Hazareth-*
" *Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'est-à-dire,
" *Dame Marie*; mais ils nient que Jesus-Christ
" ait été conçu du Saint-Esprit, parce qu'ils
" ne connoissoient pas de Saint-Esprit: faisant
" au lieu de cela un conte ridicule, qu'elle
" conçut de la salive d'*Adam*: qu'*Adam* ayant
" été créé dans le Paradis, il toussa; que la
" salive qui sortit de sa bouche en toussant, fut
" par ordre de Dieu, recueillie par l'Ange
" Gabriel qui la versa dans le sein de la Sainte
" Vierge, où elle devint la vertu générative
" dont J. C. fut conçu.

" Quelques Docteurs du Mahométisme, qui
" sont venus dans les derniers siecles, recon-
" noissant le pouvoir qu'avoit sur les Chrétiens,
" pour les tenir attachés à leur religion, le point
" de la naissance de J. C. d'une Vierge, ont
" avancé que le Philosophe *Pythagore* étoit aussi
" né d'une Vierge; & deux Empereurs de la
" Grande Tartarie, dont le dernier étoit le fa-
" meux *Tchenguis-Can*, qui conquit la plus
" grande partie de l'Asie. Mais ce sont des in-
" ventions du pere du mensonge pour empê-
" cher les hommes de croire au Sauveur du
" Monde, qu'on ne doit pas considérer da-
" vantage que les fables païennes, où l'on
" trouve aussi que *Platon* étoit fils d'une Vierge,

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, pluſieurs ſiecles avant l'établiſſement du Chriſtianiſme. On a nié cette reſſemblance, en nous aſſurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Neſtoriens en avoient

---

„ comme *St. Jérôme* le rapporte au livre contre „ *Jovien.* „ *Voyage de Chardin. T. II. in-4°. p. 269. Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement M. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme Diſpute de ſon ſecond livre*; où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modele de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acorem reſpuebat Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652: in-folio.

été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adherent opiniâtrement à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour; car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*a*).

(*a*) Il est bien surprenant que M. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siecle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de M. La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que

. Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célebre *Bathou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan* : *ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares*. On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres de Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient

---

les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinzieme siecle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Missionnaires : quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

commencé par le baptiser ; puisqu'ils admettent la nécessité de ce sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne different qu'en une chose peu importante : ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere de Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphêmeroit, & courroit risque d'être châtié très-sévérement par le Consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius ; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca* : il fait à cette occasion une violente sortie contre feu Mr. de Beausobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévéremment de Saint Augustin.

C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions: c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier Mr. de Beausobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le royaume de Chachemire, s'est établie aux Indes & à la Chine, de sorte que le *Dalaï Lama* a plus de sectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran* des Guebres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyssis, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens

qui réside à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Godom*. De tous ces chefs de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La*, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au Dalaï Lama du Thibet: ce souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui est une corruption du *Dalaï*, a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours subsis-

tant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon: cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonzes* Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongales dans le Japon (*a*).

(*a*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis si long-temps dans une gran-

---

du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Ha-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que M. d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers dont le défaut faisoit craindre une guerre civile, & il semble que ce prince eût quelque déférence pour les ordres du *Dari*; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors; parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

de partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européens prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des prêtres Lamas, en les appellant les *Bonzes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique; jamais l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité; un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef spirituel qui représente Dieu en terre, étant des caracteres essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont

bien excusables d'avoir pris les soi-disants Jésuites pour des Bonzes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'espere que cet essai historique sur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef suprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la superstition font hazarder aux hommes dans tous les siecles & dans tous les pays. J'ose dire que si les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir assez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des disputes de religion, & réunir tous les esprits & tous les sentiments: s'ils avoient voulu se contenter de mille Scudi par an, sans jamais desirer un revenu plus considérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur

leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglise: s'ils avoient respecté davantage les philosophes & les Savants; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants sans fonction, sans ministere, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne desirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions & les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouverne-

ment Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans miniſtere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne font abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſecourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dans la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile. On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils ſe ſont trompés; puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le Manifeſte publié en 1710 par *Tſé-Van-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de*

les soustraire à la jurisdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise, ni aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excedent le nombre prescrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conséquence de leur rébellion, je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garrotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr. M.

Sur les vicissitudes de notre Globe.

COmme on comptoit déja en 1764 quarante-neuf systêmes différents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions. physiques que notre singuliere

planete a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni assez dévelóppées, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothese qu'une hypothese même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la carte réduite de Mr. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe de trois grands continents dirigée vers le Midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par-tout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*a*). Les caps les plus fa-

(*a*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le

meux; après ceux que je viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin*, en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste. Marie*, dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Osto-koi-nos* dans la Péninsule du *Kamtzchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Groënland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est, comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent; cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle;

Rumb du Sud-Est & du Sud-Ouest n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

& un autre cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la côte formée par des cauſes particulieres.

La plus grande brêche que les eaux aient ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, juſqu'au cap de *Komorin*, qui compoſe des blocs de rochers inébranlables, a vraiſemblablement diviſé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de ſa premiere route, ſemble avoir abſorbé tout l'eſpace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'eſt, ſelon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puiſſance qui a pouſſé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler juſqu'aux environs de *Veniſe*, en ſurmontant l'Iſthme de *Suez*, qui a été deſſéché depuis ; ſoit par la retraite de la Méditerranée, ſoit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres ſur l'Iſthme de *Suez*, on s'apperçoit aiſément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puiſque *Necco* ou *Néchao*, qui regnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarraſſoit.

Quant au golfe Perſique, il ſemble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole ſeptentrional. Les anciens ont eu

raiſon de ſuppoſer que la mer Caſpienne étoit une prolongation du Golfe de Perſe ; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caſpienne, par les cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a inſérées dans ſon *grand Atlas du cours du Volga.* En parcourant l'eſpace intermédiaire du Golfe Perſique à la mer Caſpienne ſur une ligne idéale, tracée entre le 71ieme & le 72ieme degré de longitude depuis le cap *Naban* juſqu'à *Ferrabat*, on retrouve des veſtiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce ſont des campagnes d'un ſable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au ſortir de ces plaines arides, on entre dans le grand déſert ſablonneux qui eſt à 40 Farſanges au Nord d'*Iſpahan*: au ſein de cette ſolitude, on découvre d'énormes monceaux de ſel, épars ſur une ſurface de pluſieurs lieues en tout ſens: les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique ſitué fort avant dans le continent, *la mer ſalée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare ſalſum* : à la droite de cette campagne de ſel regne un long cordon de Dunes, ou de collines ſablonneuſes, que les vagues ont entaſſées, & qui ſe prolongent par le Sud-Eſt, juſqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable; que la retraite de la mer a

éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au delà du *Couchestan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région seche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon systême, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord ; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de la Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le

opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire ? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé long-temps pour des monuments diluviens ; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache ; ce qui joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu-près la date de leur dégradation : puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toutte l'Europe, si l'on excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y

a plus de terres à ſec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue ; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55ieme degré de latitude dans notre hémiſphere, & juſqu'au 60ieme dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort alongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra ; on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre ; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que

presque tout l'espace du globe, placé directement sous la Ligne Equinoxiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. Mr. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (a) ; d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont

(a) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de Coſmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur ſoit la même, aux mêmes ſaiſons, à des hauteurs correſpondantes, ſous le même méridien. J'ai ſouvent réfléchi ſur ce phénomene, & il ne s'eſt pas préſenté à mon eſprit une explication plus ſatisfaiſante que celle que je viens de donner: je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui giſent dans notre latitude qu'au delà de l'Equateur; ce qui ſuffit pour produire l'effet qui nous étonne; la ſurface de l'eau refroidiſſant infiniment plus l'athmoſphere que la ſurface du continent: on s'en apperçoit même ſur les lacs & les grands fleuves, ſans le ſecours du thermometre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion ſur le peu d'étendue des Terres Auſtrales: ſi elles

avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79ieme & quelquefois jusqu'au 80ieme degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ieme parallele.

Ainsi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer de Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes : cela ne résout point la difficulté ; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au quatre-vingtieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au soixantieme degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parce que l'immense surface de la mer y empêche l'athmosphere de s'échauffer assez pour

faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, prétend que ce phénomene est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue sincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le Président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à-peu-près de quatre pieds, six pouces, en un siecle : il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment pas cette découverte, présenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'héréfie tous les savants qui ont parlé ou écrit en faveur du systême de la diminution de la mer, parce que ce systême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre Mr. Olof Dalin opposa des faits,

des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent ſilence ſous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Broual-lius*, ou *Brouillonius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lû en entier cette diſſertation de Maître *Brouallius*, qui, relégué dans ſon petit Dioceſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la premiere progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé ; mais s'il y avoit quel-

que justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique, inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde: & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon: *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multaque & varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt & litteris & Musis orbati sunt* (*a*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siecles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au delà de l'Equateur qu'en-deçà.

(*a*) Plato in *Timæo*.

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baiſſe en effet d'un ſiecle à l'autre, & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypotheſe. Il convient qu'en confrontant les meſures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru; ce qui eſt un Sophiſme, ou un raiſonnement captieux; puiſque la Méditerranée n'a pu s'élever au-deſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond: car à meſure de ſon élévation, il ſe ſeroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer, ſe ſeroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; & on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui

feroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois

plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe ; mais je doute qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition ne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le cinquante-deuxieme & le soixante-unieme degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphere sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vesuve* sur le bord de la Méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vesuve* & l'*Etna*. Entre

les grands Volcans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra* : l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Açores*, les isles du *Cap-verd*, & sur-tout celles *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Téneriffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irréguliérement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste. Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & surtout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles, me fait soupçonner que

l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces especes de Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'athmosphere; ce qu'on doit artribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi: c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont verse des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que

que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte : aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterreines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondements des maisons de cette ville ensevelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondements plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déja des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba

ſous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire ; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois mille quatre-vingt dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous ; & comme le Véſuve fourniſſoit déja alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déja ſi fameux, par ſes embraſements, pluſieurs âges avant la naiſſance d'Homere & de Héſiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du Globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiecles ; on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques : cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de ſables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de Pierres phoſphoriques, de Pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra

que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matières liquéfiées que *Francesco Serrao* les évalua à 316958161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa.* Pendant le célebre incendie de l'Etna en 1683 il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se déborderent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter.* D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systêmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner : la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit pour donner quelque consis-

tance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpece de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mêlange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques ? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer: c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete ſur laquelle les philoſophes raiſonnent. Il paroît qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une

distinction fort nécessaires ; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telles que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe *d'Obskaia-Guba* ; le *Geniska* ou le *Genissea*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble ; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna*, qui se jettent tous quatre dans la même mer, l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamtzchatka* ; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*,

qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident; & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie : il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie que les Modernes nomment la *Siberie-Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées, est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneu-

ſes, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le ſeul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de ſables : les angles & les côtés les plus expoſés à l'action & au choc de l'air doivent ſe fêler & ſe décompoſer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui ſupportent des maſſes de rochers iſolés, doivent s'affaiſſer à la longue, & occaſionner des éboulement effroyables, tel que celui qui écraſa la ville de *Pleurs*. Tout cela eſt vrai ; mais le temps requis pour tronquer le ſommet d'une montagne & l'applatir pourroit bien auſſi uſer notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il ſuffit de commencer à être pour ſe voir condamné à finir ; notre exiſtence même ne durera pas cinq cents ans ſi l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues juſqu'à préſent viendra, en l'an 2255, heurter ſi violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune eſpérance qu'il ſoit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce ſoit un grand plaiſir de prédire des malheurs, puiſque le plus ſage des philoſophes n'a pu réſiſter au penchant de prophétiſer, & d'annoncer l'inſtant de la combuſtion de l'univers, dont il

avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples; il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres; aussi les Historiens Grecs & Romains, quelques entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé

dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déja fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celle de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les savants du Thibet; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les

livres & tous les manuscrits (a), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe ; qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Naturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde ;

(a) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jule-Cesar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, sous le Calife Omar ; la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événements de l'Histoire du genre humain ; parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome ; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années : d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce en vingt siecles, & emploieroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf cents-soixante mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien : le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps

du regne animal & végétal sont plutôt transmués par l'impregnation de ces sucs. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'infinies des circonstances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions même de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut de pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement,

car les Sauvages du nouveau Monde s'en ſervent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de ſemblables inſtruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on ſe trompera ſi l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois eſpeces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaiſon que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu diſcerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces inſtruments venus du nouveau Monde, qui ſont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette ſorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches ſont quelquefois enfouïes, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve auſſi dans les tombeaux Celtiques (a), & à la ſuperficie du ſol: il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriſer, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

(a) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne ſauroient être réputés pour anté diluviens.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique ; mais je n'ai

pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & sur-tout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypothese, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur ****.

Ce 3 de Nov. 1768.



LETTRE IV.

A Mr ***.

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secretaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des

Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, integre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour ob-

tenir la permiſſion d'aller viſiter le Paraguai ; ce qui lui fut accordé du conſentement de tous les aſſeſſeurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée ſelon les formes uſitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Miſſionnaires de le reſpecter en ſa qualité de Viſiteur, de lui procurer les éclairciſſements qu'il deſireroit, & d'obéir auſſi promptement à ſes ordres qu'aux déciſions immédiates de Sa Majeſté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un ſeul Alguazil-major, nommé *Joſeph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Aſſomption, il fit ſignifier aux Jéſuites les motifs de ſa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Miſſions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin ; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jéſuites la pique en main tomba ſi bruſquement ſur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſerent

dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Castel Fuerte*, trente-troisieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société ; il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai* ; mais que les Jésuites, comme de très-fideles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en récompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jetter le Visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espece de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée, car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul do-

mestique, avoit voulu envahir une province entiere? Vous pensez sans doute, Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zele, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministere; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (a).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme vice-roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le pré-

(a) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

venir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai que le Pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai ; parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser ; & qu'ils les gouvernoient comme des animaux

qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, & pour les ſoumettre aux travaux. Employer la religion comme un inſtrument du Deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer: c'eſt ſe moquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigenes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſick; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier édit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equa-

teur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

„Les Missionnaires ne souffrent jamais, „ dit-il, qu'aucun habitant du Pérou, „ de quelque nation qu'il soit, Espagnol, „ ou Métif, ou autre, entre dans les „ Missions qu'ils administrent au Para„ guai, non pour cacher ce qui s'y passe, „ *par crainte que l'on partage avec eux le* „ *commerce des denrées qu'on y recueille*, „ ni par aucune des raisons avancées „ gratuitement *par des personnes envieuses*; „ mais pour que les Indiens, qui ne font „ que sortir de leur barbarie, & d'en„ trer dans les voies de la lumiere, se „ maintiennent *dans cet état d'innocence* „ *& de simplicité*. Ne connoissant d'au„ tres vices que ceux qui *sont communs* „ *parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en* „ *abomination* ... Ces Indiens ne connois„ sent ni l'*inobéissance*, ni la rancune, „ ni l'envie, ni les autres passions qui „ font tant de maux dans le monde; si „ les étrangers venoient chez eux, à „ peine y seroient-ils arrivés que leur „ mauvais exemple leur apprendroit des „ choses qu'ils ignorent, & bientôt re„ nonçant à la modestie & au respect

„ qu'ils ont pour les inſtructions de leurs
„ curés, on expoſeroit le ſalut de tant
„ d'ames,.... Ces Indiens vivent aujour-
„ d'hui dans la parfaite croyance que
„ tout ce que le curé dit, eſt bien, &
„ que tout ce qu'il blâme, eſt mal (*a*) „.

Cette façon d'excuſer les tyrans du Paraguai eſt ſi ridicule, & ſur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me ſouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défenſe de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour ſouverains du pays, on l'eût ſans doute repouſſé à main armée: on l'eût aſſaſſiné pour l'empêcher de ſcandaliſer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le ſort de ces créatures malheureuſes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne reſpecta-t-on point

---

(*a*) Voyage au Pérou. Tome I. in-quarto p. 549.

On peut ſe convaincre par ce paſſage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciſcain, qui aſſure qu'il a pénétré dans toutes les Miſſions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire uſage d'une piece ſi pitoyable dans ſes *Mémoires Géographiques*,

les

les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous expliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai ni sur ses habitants, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*a*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jesus* n'étant occupée alors que de son College

(*a*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angeles*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris eux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante. *Seigneur, delivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs aïeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, & plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter, ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la

traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche ; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériser & de la falsifier : cette méthode a si bien réussi que peu de Botanistes savent définir le

caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaise : cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents ; & je puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ajent été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zele des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Mate*, & le *Palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres

& il s'appuie de l'autorité de Mr. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptomes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture; & deux sarraux, ou deux souquenilles de toiles de coton, par an. La portion congrue de chaque esclave au dessous de dix-sept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Negres, plus de trois cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens : & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les mala-

dies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai ; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre : toutes ces récoltes étoit versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction : car comme le nombre des escla-

ves faiſoit la richeſſe de *Los Padres* ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais, ſinon pour ce qu'il leur plaiſoit d'appeller crime de rébellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa Fe* & à *Buenos-Ayrés*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faiſoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils néceſſaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere ſupérieur faiſoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, ſitué au centre des Miſſions, & qu'on en regardoit comme la capitale : il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les Jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au ſortir de la meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pieces à la Suédoiſe: ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au Provincial, ou à ſon délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *La Condalaria* toutes les ſemaines des coureurs, expé-

diés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance : après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à-présent (a). On ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence : il faut que

---

(a) En 1752, on comptoit dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cents Jésuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal & de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui restent dans les états de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats ecclésiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante moines, prêtres & non prêtres. Aussi la Société est à demi détruite ; le temps & la Providence anéantiront le reste.

les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſurtout des Jéſuites Eſpagnols & Portugais; puiſqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celle du haut & du bas Rhin, où ces moine ſont en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonnade aux Chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent encore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie ; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi, après tout, de vouloir s'emparer des Miſſions du nouveau Monde en expulſant les autres eccléſiaſtiques ? Aquoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiecle & demi, quelques milliers d'Américains ? A rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant

notre Hiſtoire, elle ne concevra point comment les ſouverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les ſouverains aient jamais eus.

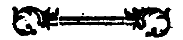
Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du Tome ſecond.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.



A

C

F

Espagnols

G.

I & J.

T 5

L

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table du second Tome.



